

« Nous nous levons avec ce très grand cri de l'homme dans le vent.

Et nous nous avançons, hommes vivants, pour réclamer notre bien en avance d'aurie.

Qu'on se lève de partout avec nous !

Qu'on nous donne, ô vivants, la plénitude de notre dû ! »

SAINT-JOHN PERSE.

le Vaillant

LA PLUS FORTE VENTE DE LA PRESSE ETUDIANTE LIEGEOISE ET BELGE

SOMMAIRE

- 1. LA GREVE.
- 2. SCEURS DE HASQUE.
- 3. LA STRUCTURE NOUVELLE DE L'ENTREPRISE.
- 4. CURVERS.
- 5. AMERICAN WAY OF LIFE.
- 6. LE MONDE INTERROGE LES CHRETIENS.
- 7. MERLIN.
- 8. RIONS JAUNE.

N° 34 - 54^{me} Année - N° 5

JOURNAL UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE

LIEGE, FEVRIER 1963



DEVRA-T-ON DEPAVER LA PLACE DU VINGT AOÛT?



JEAN GOL RÉPOND.

Cher Monsieur Huynen, J'ai longtemps hésité avant de vous répondre. Votre ton conciliateur et même parfois trop élogieux aurait pu me décider à en rester là, craignant de détériorer un climat de courtoisie et une entente intellectuelle qui auraient pu sembler totales.

Cependant, je me suis refusé à laisser croire à vos lecteurs que nos vues étaient similaires : j'ai décidé de crever l'abcès, je l'espère, complètement ; soyez assuré que la courtoisie n'aura pas à en souffrir.

Je ne suis pas un ange. « Noyé dans mes bouquins », « mettant sur pied de grands ensembles sociaux et de cosmiques révolutions économiques » (pour peu que vous ayez voulu qualifier ainsi le syndicalisme étudiant) j'ai non seulement trouvé le temps d'engager une polémique sur le folklore, mais encore, celui consacré « à un certain folklore de bon goût, entre copains, derrière une chape » et même celui de faire honnêtement mes études. Il me serait donc agréable de voir cesser les innombrables procès d'intention qui me sont faits, et au cours desquels on me présente comme un barbacole gourmé, allergique à « la Sainte-Sofie, la Dive Bouteille et aux Fleurs du Mâle ». L'allusion par vous faite au « triple jet du pantalon » en est la plus éclatante contradiction.

Un autre procès d'intention est relatif aux « schémas manichéens » qui me seraient coutumiers. Dans la polémique qui est la nôtre, je n'ai jamais prétendu que « la société bourgeoise n'est que corruption, la société socialiste le summum de la pureté » ni n'ai jamais cité ni Wall Street, ni le KKK ni même le Katanga, ce que vous laissez croire à ceux de vos lecteurs qui n'ont pas lu mon article, nombreux si l'on sait que le Vaillant est un journal « qui vend en un mois plus d'exemplaires que l'U.G. n'écoule en un an de Perspective et Etudiants MUBEF réunis ».

Profitant du droit de réponse qui m'est fait dans un journal à audience océanique, je refuse publiquement de ralentir mon action sous prétexte que « les injustices sont de tous temps, qu'il y a toujours eu des salauds et des pauvres types ». Il convient de dépasser ce fatalisme romantique et stérile qui inspire déjà par trop l'apollonisme étroit des « classes moyennes du salut ». Devant le spectacle de notre monde, chacun doit choisir SA révolte. Je vous abandonne la révolte facile de l'Homme de la rue rouspétant contre un monde qui sera toujours fait de saloperies » et pour lequel un régime vaut l'autre. L'indignation d'un moment passée, et l'âge aidant, vous saurez vous accommoder d'injustices qui après tout « sont liées bien plus à l'homme qu'à une catégorie précise d'êtres humains ».

Pour moi, la révolte doit être de tous les jours. Elle doit dénoncer les injustices que tel ou tel cadre social se permet d'augmenter aujourd'hui sous prétexte qu'elles dureront toujours. Le « J'Accuse » de ce Zola que vous semblez mépriser a su dépasser le confort intellectuel de votre position : le tout était de savoir prendre des risques.

Alors, « Mondo Cane » ou misérabilisme complaisant ? Il devient normal le sentiment étant celui que je viens de vous dire, de se laisser emporter à la lecture du Credo du Professeur Paulus. Il a, le premier, mélangé torchons et serviettes. Réclamant la renaissance du folklore, il lui oppose le syndicalisme étudiant qu'il attaque. Il est écœuré par la définition de jeune travailleur intellectuel, il jette l'anathème sur le présent. Il y a là un malentendu. Nous parlons justice, on nous répond folklore. Nous disons équité, on nous répond rubans. Nous parlons des langages différents. Si c'est là l'Homme éternel de Monsieur Paulus, cet homme n'est pas le nôtre. Pour nous, le folklore se vit. Il ne se crée pas. S'il est si spontané il n'a pas besoin de maîtres es-quinquilles, de convocations collectives, de compliquées structures organisationnelles. Ce folklore organisé, presque forcé, des bibittes en salle, ce rituel vestimentaire et vocal ; c'est cela la fonctionnarisation, tout le contraire de « la Liberté, l'humour et la fantaisie ». Oui, CE folklore est mort. Doit rester un folklore apparaissant et évoluant au gré du cours du temps, pas une mascarade ossifiée, automatique et « puant l'huile ».

N.D.L.R. :

Jean Gol a usé du droit de réponse que lui accordait le Code Civil. Grand bien lui fasse ! Mais ce n'est pas notre faute si cette polémique qui finit par lasser tout le monde et ne plus amuser que son auteur (Jean Gol) se prolonge indéfiniment.

Nous laissons à nos lecteurs que nous, nous persistons à ne pas considérer tout à fait comme des imbéciles, le soin de juger la valeur des arguments de notre ami Gol, de voir par exemple s'il ne déforme pas la réalité et s'il ne confond pas un peu tout, mêlant à plaisir le folklore aux « lendemains qui chantent ». Ils sont grands assez pour juger sans dessins.

Laissons-leur aussi le soin d'approuver ou non la notion de syndicalisme « missionnaire ». Mais alors, au lieu de clamer partout qu'ils sont les représentants valables de la classe étudiante, que nos syndicalistes étudiants mettent bas les masques ; et quand Jean Gol ira trouver le Premier Ministre, il lui dira sans doute : « Voilà ce que moi, Jean Gol, à titre personnel et gratuit, j'exige pour les étudiants. J'ignore si c'est ce qu'ils désirent, mais je m'en fiche, car moi, je suis un missionnaire ». Grâce à Jean Gol, au syndicalisme étudiant succédera l'apostolat étudiant ! Nous laissons à notre « majorité de vaudeville », aux 79 % de « clowns » qui nous lisent et soutiennent notre journal, le soin d'apprécier de tels arguments.

Quant à nous, nous avons vraiment autre chose à faire que de remplir nos premières pages par des lettres de ou à Jean Gol. Si l'on nous demande de publier encore n'importe quoi à propos de cette polémique, ce sera au tarif publicitaire (3 f. mm/colon.). Il ne faut pas exagérer !

C'est pourquoi, au siècle des véritables problèmes dont vos numéros précédents laissent présumer que vous devriez petit à petit conscient, il n'est pas loin d'une « transposition des clercs » dans la publication d'un numéro spécial consacré au folklore de papa. Le jour où, arrivés à une véritable conception de cette jeunesse et de cette bonne humeur que vous appelez de vos vœux, par un « regain d'imagination » vous sortirez le folklore des sentiers battus et boueux de toute la pluie des générations, je dirai avec vous oui à l'esprit, tout aussi sûr que je dis aujourd'hui non au folklore de 80 % des étudiants, qui n'est qu'une forme de plus des gaspés et des idées reçues, et qui dans leur esprit est tant qu'à présent plus important que le syndicalisme étudiant ; ce que nous regrettons l'un et l'autre n'est-il pas vrai ?

Quant à votre vue de la représentativité, elle me semble entachée d'un électoralisme précoce. Je vois à côté de votre « ne m'contentez pas vos électeurs, ou sinon... » j'ai une autre notion de l'action étudiante, une optique « missionnaire » qui doit vous être chère. Le militant étudiant doit répandre une idée. S'il avait dû attendre que 79 % des étudiants viennent avec autant d'ardeur leur foi dans le syndicalisme, qu'ils réclament une renaissance du folklore, le syndicalisme serait resté chez lui, et votre journal pourrait encore se demander sur trois colonnes « s'il faut toujours faire le clown pour être pris au sérieux ». Vous contendez, hélas ! démocratie, qui est exercée par tous les membres d'une collectivité des droits et devoirs qu'implique leur condition (ce dont, avouez-le, nous sommes loin, à l'Université) et démogogie dont le Larousse donne la définition suivante :

« Politique qui traite la multitude... et s'attire les faveurs du peuple en semblant soutenir ses intérêts », on pourrait ajouter aussi « et ses goûts ».

Je ne puis me résoudre à renier ce que j'ai dit, déjà. Le fait qu'un grand nombre d'étudiants aient dans les circonstances présentes hurlé, plus que dit « oui » au folklore, est la marque du peu d'intérêt des préoccupations des étudiants de notre Université.

Il y a, je le crois, un certain courage à le dire.

Il y a aussi une extrapolation facile à en déduire que celui qui prend la responsabilité de cette assertion, défendra mal, peu ou incomplètement les intérêts des étudiants qu'il représente, et moins bien en tous cas ceux qui ne le représentent pas.

Ne voyez pas dans mon attitude une volonté staliniste, franquiste ou salazariste (encore une fois c'est vous qui mêlez torchons et serviettes) de faire le bonheur des peuples malgré eux, mais bien plutôt une intransigence dans l'accomplissement de la tâche qui m'a été confiée. Cette intransigence entraîne pour moi une ferme décision de laisser à ceux qui n'ont pas été élus pour qu'ils continuent à avoir le droit et le temps de marquer le primat du folklore, le soin d'en faire, d'en organiser, d'en écrire.

Vous avez aujourd'hui derrière vous 79 % des étudiants. Je n'envisage pas votre position. Elle ne repose que sur du sable... Cette majorité de vaudeville ou de cirque, je vous la laisse volontiers.

Le jour où ces mêmes étudiants vivront tous leurs droits de jeunes travailleurs intellectuels, se verront discerné un jugement unanime d'aptitudes aux responsabilités nationales, seront plutôt que la risée et le mépris de la population lors de leurs sorties, le ferment de la culture populaire et de l'éducation ouvrière ; le jour où ils géreront avec conscience une Alma Mater aux locaux modernes et aux cités confortables ; le jour où ils cesseront d'être des sous-hommes politiques et culturels, malgré leur prétention, soyez sûr que pour être bien huilée, l'Université puera moins qu'aujourd'hui.

Ce jour-là, je serai certainement représentatif à vos yeux. Cela n'aura plus guère d'importance car nous serons tous représentatifs d'une nouvelle condition étudiante.

Ce jour-là, je vous convie à vivre ensemble un folklore qui se sera mué en esprit.

En attendant, je crois qu'il serait bon de mettre fin à une polémique qui pour avoir été enrichissante, n'en est pas moins arrivée à son terme.

Cordialement,

Jean GOL, délégué aux affaires sociales de l'Ug.

POUR LE GOUVERNEMENT, UN SCRIBE VAUT MIEUX QU'UN PROF !

ATTENDU QUE professeurs, assistants et personnel scientifique sont moins bien rétribués que les députés ;

ATTENDU QUE, au contraire de ces derniers, il leur arrive parfois de travailler ;

ATTENDU QUE le gouvernement croit très exaltant d'écraser de taxes des chercheurs encore boursiers ;

ATTENDU QUE ce même gouvernement clame à tous les échos qu'il faut « revaloriser la fonction publique », c'est-à-dire l'armée de scribouillards gravitant autour de nos grands hommes d'Etat ;

ATTENDU QUE, d'autre part, ce même gouvernement s'obstine à considérer comme moins intéressants d'un point de vue électoral ceux qui forment les élites et ceux qui, dans les greniers académiques manient des éprouvettes ;

ATTENDU QUE ces mêmes manieurs d'éprouvettes font que petit à petit l'homo sapiens, et même les ministres, s'éloigne un peu plus du Néanderthal ;

ATTENDU QUE, las de toucher des traitements de scribe, professeurs, personnel scientifique et assistants voudraient être aussi quelque peu « revalorisés » ;

NOUS, Comité de rédaction du Vaillant, déclarons URBI ET ORBI approuver intégralement et sans réserves, la totale, complète et irrémédiable suspension des cours la semaine du 11 au 16 février 1963.

Bulle déposée au bar de l'Union, le 8 février 1963.

Qu'on ne vienne pas nous dire la bouche en cœur que ce n'est pas en pratiquant la « suspension des cours » que les profs « se revaloriseront ». Il y a des limites à tout. Un jour ou l'autre, n'enseigneront plus que les cancrès et les saints. Les autres, peu désireux d'un statut de sous-commis intellectuel, occuperont depuis belle lurette des postes plantureux dans le secteur privé.

Des laboratoires convenables, une considération morale, un traitement adapté... Nos profs devront-ils pour cela, entre deux augmentations de fonctionnaires et de députés, dépaver la place du Vingt-Août ?

LETTRE OUVERTE AU PREMIER MINISTRE

Le professeur H. Brasseur, président de l'Assemblée Générale des Professeurs de l'Université de Liège a adressé au Premier Ministre la lettre ouverte suivante :

« Je ne voudrais pas que la grave décision qui vient d'être prise par le Corps enseignant de l'Université lors de son Assemblée du 1^{er} février dernier prenne une signification qu'elle n'a pas.

Je crois être l'interprète de mes collègues en vous disant que nous avons parfaitement conscience des efforts faits par le Gouvernement actuel pour la promotion de la Recherche scientifique, voire de l'Enseignement supérieur.

Mais ces efforts n'auront qu'un effet dérisoire s'ils ne sont assortis de l'amélioration des conditions morales et matérielles tant du Corps enseignant que des Personnels scientifique, technique et administratif de l'Enseignement supérieur.

Le Conseil académique de l'Université de Liège a attiré votre attention sur l'importance de cette question en vous communiquant une motion votée le 23 janvier 1962.

En juin 1962, la Conférence des Recteurs a mis l'accent sur la détérioration progressive, depuis 1952, de la situation des Professeurs d'Université.

Entretiens, votre Gouvernement accorde une allocation prenant la signification d'une revalorisation provisoire, d'abord aux Fonctionnaires, ensuite aux Magistrats et aux Conseillers d'Etat.

Depuis plusieurs mois, le Corps enseignant de l'Université de Liège multiplie les démarches pour

que, par un geste de bonne volonté qui, on ne peut en douter, vous était imposé par la Loi, vous rameniez en nous une confiance fortement entamée.

Nous avons appris, par un communiqué de la R.T.B., la présentation le 1^{er} février au Conseil des Ministres d'un projet d'arrêté royal nous accordant une allocation compensatoire analogue à celle des magistrats. Cette décision a été prise à un moment et dans des circonstances tels qu'elle ne pouvait plus avoir la signification d'un geste de bonne volonté.

D'autre part, nous sommes toujours dans l'ignorance officielle des dispositions prises pour assurer notre représentation par des collègues d'égale valeur au sein des Commissions chargées de

préparer les mesures de revalorisation.

Certains ont voulu voir une manœuvre de chantage dans notre décision de suspendre notre enseignement pendant une semaine. Elle l'est tellement peu que nous avons maintenu notre décision après avoir appris, par une voie non officielle il est vrai, la délibération du Conseil des Ministres.

Puisse la protestation solennelle que nous avons élevée avec une conscience parfaite de sa gravité et de nos responsabilités attirer votre attention et celle de l'opinion publique tout entière sur l'importance de revendications que l'on aurait tort de ravalier au rang de pures revendications matérielles.

Je vous prie, etc... »





MIC-MAC

Les étudiants congolais ont organisé à la maison africaine une manifestation nettement politique. Elle était déplacée.

Jean Mélan y a parlé à titre de délégué à l'Information de l'U.G. Il répond qu'il allait là pour s'informer. S'informer ne veut pas dire prendre la parole dans un meeting lumumbiste.

Les gens de mouvements d'extrême-droite bien connus ont manifesté bruyamment.

Les étudiants congolais manquent de tact ; Jean Mélan à notre grand regret manque parfois

de cervelle ; les manifestants manquaient, eux, de modération. Il en est résulté un beau mic-mac.

Mais à qui la faute ? Ceux qui ont manifesté ce jour-là ont dit avec leurs pieds ce que chacun pensait avec sa tête, non ?

Deux initiatives déplacées ; une pagaille « exaltante ». Mais encore une fois ; à qui la faute ?

AVIS AUX PRETORIENS

Nous considérons toute lettre anonyme comme n'émanant de personne. Nous n'avons pas à publier de lettre ouverte n'émanant de personne. Nous attendons des

prétoriens le courage et la politesse d'une signature et d'une adresse. Alors nous pourrions discuter.

IS MANNEKEN-PIS
VLAAMS ?

● Il y avait des lustres que l'on n'avait plus réalisé de bon canular étudiant. Cela remontait au faux roi Baudouin de 1952. Des étudiants anversois, avec une habileté sensationnelle, réussissent à voler Manneken-Pis, « symbole de la résistance belge devant l'oppresser », comme l'ont appelé des journaux français... Après cet excellent canular, amnistie et éclat de rire général dans tout le pays ?

● Hé bien non, pas du tout. Est-ce la longue accoutumance à l'absence de tout humour étudiantin depuis des lustres, monsieur Cooremans, l'académique maître de Bruxelles-Brussel, a cru très malin de tenir des propos dans ce genre : « le vol de Manneken-Pis risque fort de compliquer nos relations internationales, de faire perdre notre crédit à l'étranger et même, qui sait, d'empêcher Bruxelles de devenir Capitale européenne ! »

● En effet, n'est-ce pas, soyons sérieux, de grâce : si des étudiants flamands volent Manneken-Pis,

n'est-ce pas là un affreux incident linguistique, sans précédent dans l'histoire de notre petite terre d'héroïsme. Cela pourrait signifier, et les ambassades risquent de le comprendre ainsi, que les Flamands considèrent Manneken-Pis comme étant flamand, donc que les Wallons (et, horreur, peut-être même les bruxellois) ne sont pas, comment dire, représentés, symbolisés par Manneken-Pis, et que, en définitive, ils seraient plus différents qu'on ne l'imaginait généralement.

● Rassurez-vous, monsieur Cooremans, que vous, vous soyez pisse-vinaigre, cela ne nous étonnerait pas trop, mais sur le plan de Manneken-Pis, Wallons, Flamands et Bruxellois sont bien égaux, bien identiques. Alors, pas de guerre linguistique sur ce terrain là non plus. Quant à Bruxelles, si elle ne devient pas capitale européenne, cherchez-en la cause ailleurs...

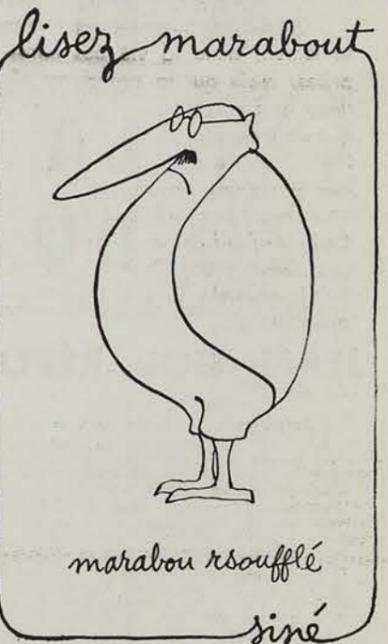
MOTUS ET
BOUCHE-COUSUE

L'année passée, le Service Social de l'Université s'était livré à une petite enquête très scientifique sur la situation Sociale des étudiants. 400 étudiants environ avaient été dérangés pour venir dire la bouche en cœur à quelle catégorie sociale ils croyaient appartenir.

Les chiffres sur la stratification sociale de l'Université dont on use aujourd'hui datent de l'entre-deux guerres (celle de 40 et la scolaire). On croyait donc enfin avoir une idée un peu plus claire et plus précise.

Or, malgré nos nombreuses, patientes et longues recherches, il apparaît que rien n'a encore été publié et que les résultats n'en sont connus de personne du vulgus. Pourquoi ?

LES SCEURS DE HASQUE.



Disques du mois

GUITARE, INSTRUMENT CLASSIQUE

RECITAL Jean-Sébastien BACH
par Andres SEGOVIA

« BACH A REDIT MIEUX QUE LES PLUS GRANDS
CE QUE CHACUN D'EUX AVAIT PENSE DE
MEILLEUR ».

(A. Pirro, professeur à la faculté des Lettres de Paris)

● La guitare connaît de nos jours une vogue nouvelle dont on doit se réjouir.

Pratiquée en France dès le XI^{me} siècle, elle connaît ensuite des hasards divers, sans jamais émerger nettement de l'ensemble des instruments à cordes.

Il faut attendre notre époque pour qu'elle bénéficie d'un regain croissant de faveur. Ce mouvement se manifeste surtout dans les domaines de la musique légère et du jazz.

Cependant la guitare pénètre également dans le domaine de la musique contemporaine. Plusieurs compositeurs ont en effet écrit des œuvres pour cet instrument, tels surtout Fernando SOR et Francesco TARREJA surnommés respectivement le Beethoven et le Chopin de la guitare.

Par ailleurs, on a tenté de divers côtés de doter la guitare d'un répertoire classique et romantique qu'elle ne se connaissait pas jusqu'ici. Le Récital Bach de Andrés Segovia est une illustration de cette tentative.

A l'actif de cette réalisation, il faut porter sans conteste la mise

en valeur nouvelle de l'instrument. Il n'y a pas longtemps encore, la guitare pouvait passer pour un instrument secondaire, un peu dérisoire même. On n'imaginait pas d'en faire un instrument soliste.

Il s'avère cependant aujourd'hui qu'il est doté de qualités réelles et de possibilités inattendues. C'est ainsi qu'il apparaît nettement que la guitare n'est pas rétive à l'écriture polyphonique, mais qu'elle est, au contraire, habile à reproduire des accords relativement complexes autant sinon mieux que d'autres instruments à cordes. Andrés SEGOVIA excelle à nous le démontrer.

La qualité de son, elle, se révèle très différente. Le son de la guitare nous semble plus banal, plus mat, moins généreux que celui du violon ou du luth. De ce point de vue, il nous paraît que ces derniers l'emportent largement.

Dès lors, on peut se demander s'il est souhaitable de transposer pour la guitare des œuvres que Bach a écrites pour le violon ou le violoncelle. Pour notre part, nous pensons que cette façon de faire n'est pas heureuse.

On ne voit pas bien ce que la guitare peut apporter à l'admirable chaconne en ré mineur ou à la suite n° 3 pour violoncelle, dont les plus grands interprètes nous ont donné, de longue date, des gravures inoubliables. Par la qualité du son et la chaleur du timbre, le violon et le violoncelle l'emportent sans conteste ici et la guitare n'y peut rien.

La sarabande et la bourrée de la suite pour luth nous paraissent plus agréables à entendre. Par leur caractère, elles s'adaptent mieux à la guitare ; l'élément rythmique l'emporte ici et le doigté de SEGOVIA fait merveille.

Ces quelques remarques relatives à l'instrument et à son répertoire n'atteignent en rien l'interprète dont l'art n'est pas en cause ici.

M.G.M. 126 — 25 cm. : 168 F.)

La guitare se cherche un répertoire. Trouvera-t-elle sa part dans celui d'autres instruments ? On peut certainement en douter...

LE CHANT CHORAL, ELEMENT DE FORMATION

● Tout qui s'intéresse de près ou de loin à la musique vocale, connaît aujourd'hui « A CŒUR JOIE », mouvement international de chant choral qui a inspiré, sous la conduite intelligente et sûre de César GEOFFRAY, un véritable renouveau du chant choral en Europe.

Le chant — individuel ou choral — est un élément fondamental d'expression dont l'importance historique n'est pas à démontrer.

On peut dire aussi qu'il est un facteur de cohésion sociale, chez les peuples primitifs en particulier, mais également chez les peuples plus évolués. Sous cet aspect, cependant, le chant a vu son rôle se réduire au cours des siècles. Il ne se cultive plus guère aujourd'hui dans la jeunesse.

Il est bien connu que dans l'enseignement, la place réservée à la pratique, même élémentaire, du chant — et d'ailleurs, de tout autre art — est réduite à rien ou peu s'en faut.

Il ne fait aucun doute cependant que l'absence de toute initiation à la pratique d'un art ou d'un artisanat quelconque, porte préjudice à la formation équilibrée de la jeunesse. L'impératif de la connaissance a submergé complètement notre enseignement et contribue à scléroser progressivement les facultés les plus précieuses de cette jeunesse toujours admirable. Des trésors d'imagination, de générosité, sont ainsi perdus pour toujours.

Il n'est pas exagéré de dire que la jeunesse est pratiquement condamnée à consommer connaissances et plaisirs. Nul ne se préoccupe, semble-t-il, de ce qu'elle pourrait créer... La jeunesse demande cependant à s'exprimer, à se dépenser. Et il est certain que la création même élémentaire, l'action même un peu désordonnée, l'expression personnelle sous quelque aspect qu'elle se traduise, valent mieux que les formes les plus perfectionnées de consommation.

C'est en partant de considérations de cet ordre que César GEOFFRAY a créé le mouvement « A CŒUR JOIE ».

Grâce à des stages variés, à des réunions régionales de toutes sortes, à des informations largement diffusées, le mouvement a trouvé un profond écho dans la jeunesse française.

Le répertoire est vaste, des plus grands compositeurs au chant populaire. César GEOFFRAY l'a enrichi de nombreux chants et d'harmonisations qui ont largement contribué à la réputation du mouvement.

Tous ceux qui s'intéressent au chant choral populaire connaissent désormais « Clair Matin », « Le Chant des Marais »... Dans un disque consacré au mouvement, pour le 20^{me} anniversaire de sa fondation (1940), GEOFFRAY nous en donne une interprétation qui est un modèle d'équilibre et de sensibilité. Un témoignage ardent de la valeur d'expression du chant choral.

(« CLAIR MATIN » - La Psalette de Lyon sous la direction de César Geoffroy, S.M. 33-79. 30 Cm.)

Armand PETIT.

NARCISO YEPES

● Dans la collection DECCA ACE OF CLUBS, est sorti un récital de guitare classique de Narciso Yepes, l'autre Grand d'Espagne de la guitare. Celui-ci doit sa renommée internationale plus à un film qu'à son grand talent. C'est lui qui composa en effet le mélancolique fond sonore de « Jeux Interdits » de René Clément à partir d'une romance anonyme du XII^e siècle.

Ce 30 cm groupe une dizaine de morceaux transcrits pour guitare, de Rameau, Albeniz, Bach, Sor, Villa-Lobos, Granados, de Fala... Elle est à conseiller à ceux qui désirent découvrir le plus espagnol des instruments. Réalisation technique acceptable.

DECCA ACL 801, 195 F)



Comme on peut le constater sur cette photo, les auditoires de la Place Cockerill sont très bien chauffés. Seuls, les frileux ont un pardessus. (Agence BELGA).

Le nouveau visage de l'entreprise moderne

DE L'ENTREPRISE ANONYME A L'ENTREPRISE-INSTITUTION.

par Raymond COLLARD

Assistant au Centre de Recherches Economiques de l'Université de Louvain, Administrateur de l'ADIC. (1)

« Je suis un humaniste qui, non seulement aime la vie des entreprises, mais qui la prend au sérieux et qui croit que, dans notre monde moderne, elle est le véritable centre de l'activité humaine et que son étude doit être le but de notre discipline philosophique » (2). Cette déclaration de P. DRUCKER, professeur d'Université et conseiller d'entreprise situe encore notre préoccupation.

Mais mettons-nous d'abord d'accord sur une définition.

L'ENTREPRISE, C'EST UN ORGANISME DONT LA DESTINATION ESSENTIELLE EST LA PRODUCTION DE BIENS OU DE SERVICES, QUELLE QUE SOIT SA NATURE JURIDIQUE. Dans cette définition, le mot clé, c'est ORGANISME. Organisme, ça signifie un ensemble, une organisation ; un ensemble qui produit beaucoup plus que pour les besoins de ses membres, qui se spécialise et qui, par conséquent, a des liaisons et des échanges avec quantité d'autres organismes semblables.

UN PHENOMENE RECENT.

Il semble bien que les entreprises s'existent que depuis une centaine d'années. Cela résulte du progrès des techniques, des transports, des communications, mais surtout du progrès dans la production de l'énergie, du fait notamment de pouvoir en disposer en tout lieu.

Avant l'entreprise que nous connaissons, il y avait des exploitations à caractère familial.

A vrai dire, dès le XVI^e siècle, il y avait eu l'apparition des manufactures et le colbertisme accentua d'ailleurs cette évolution en renforçant la puissance de la nouvelle classe des « manufacturiers », allant même dans une certaine mesure jusqu'à faire peser sur le peuple des salariés ce que l'on a appelé « une dictature du travail ».

« De même que la monarchie royale, de même la monarchie nationale, tend à devenir une monarchie absolue » déclarait l'an dernier le Professeur André PIETTRE. Mais, par un paradoxe historique, il faudra que la première, la monarchie royale, soit emportée dans la révolution libérale, pour que celle-ci, libérant une économie de toutes normes supérieures, consacrait, sans le chercher d'ailleurs expressément, le droit absolu de propriété du capital et du capitalisme ».

LE NOUVEAU REGIME.

A l'entreprise — objet à laquelle correspondaient les hommes — sujets, un grand nombre réagirent. Aux côtés des encycliques sociales, des pressions du socialisme et du syndicalisme, un réformisme privé authentique et très profond s'opéra progressivement.

Il en est résulté tout un développement du droit social qui présente deux aspects bien distincts : un aspect EXTERNE, dans la mesure où ce droit est

issu de la volonté de l'Etat, c'est la législation sociale SENSU STRICTO ; un aspect INTERNE, puisque parallèle à ce droit social externe et résultant d'ailleurs souvent de ses initiatives, un droit social interne encore plus ou moins rudimentaire et propre à chaque entreprise s'est instauré créant autour de la monarchie patronale un certain nombre de pouvoirs compensateurs. La monarchie patronale, d'absolue, est devenue une monarchie constitutionnelle élective.

Et si je me sers de cette expression, c'est à dessein. Conscient de ce que l'évolution tend à faire de l'entreprise, il n'y a guère encore simple objet de propriété privée, un ensemble de structures sociales et économiques, c'est-à-dire une INSTITUTION.

LE CHEF D'ENTREPRISE, LA DIRECTION...

A cette évolution correspond du reste celle du chef d'entreprise et de la direction, du moins dans le cas des entreprises dynamiques. Jadis, maître, hier propriétaire, le chef d'entreprise apparaît de plus en plus comme le chef économique et social d'une communauté de travail. Son pouvoir se fonde moins sur son AVOIR que sur ce qu'il EST ; moins sur son apport en capitaux que sur son apport en valeur personnelle ; moins sur sa propriété que sur sa fonction.

La direction, c'est-à-dire le chef d'entreprise et ses principaux collaborateurs, joue dès lors un jeu complexe dont la responsabilité est étendue. Dans une économie de marché en rigoureux développement, les qualités et les activités des dirigeants sont les facteurs déterminants du succès d'une entreprise. DRUCKER en fait la démonstration dans l'ouvrage cité au début de cet article : seule une direction supérieurement compétente et perfectionnant continuellement ses actions peut cumuler l'expansion et le progrès de l'entreprise. Organe de la société spécialisée chargé de rendre les ressources productives, la DIRECTION est responsable de l'organisation du progrès économique et reflète l'état d'esprit de l'âge moderne. Aussi est-elle une fonction originale ; les hommes qui la remplissent ont une responsabilité vis-à-vis de l'entreprise et de la société toute entière, beaucoup plus que vis-à-vis des propriétaires de l'entreprise. Et, nous citons toujours P. DRUCKER : « La fonction de la direction ne sait plus se définir comme une délégation du propriétaire ; l'autorité du directeur est fondée sur la responsabilité objective de ses fonctions ». En témoigne la dégradation progressive du Conseil d'Administration en tant qu'organe actif de l'entreprise ; même si, du point de vue légal, il a tous les pouvoirs parce qu'il représente les actionnaires, il n'est qu'un « souverain fantôme » et, dans la plupart des grandes sociétés, il a été effectivement destitué et remplacé par une organisation exécutive. Organe de contrôle, d'évaluation, d'appel, le Conseil d'Administration ne devient actif qu'en période de crise, par exemple pour le remplacement d'un directeur.

La direction a un rôle créateur : elle doit susciter et coordonner les forces actives des travailleurs et les orienter vers un rendement maximum. Seuls les résultats économiques qu'elle obtient, justifient son existence et ses activités.

RESPONSABILITES HUMAINES.

P. DRUCKER insiste sur l'aspect humain : l'entreprise n'est pas un assemblage de ressources, elle n'est pas créée et dirigée par des forces économiques ; elle est une communauté d'êtres humains.

C'est pourquoi elle doit être fondée sur une perspective commune, sur une éthique minimum. Autrement elle se paralyse et devient incapable d'agir et d'obtenir de ses membres des efforts.

La Direction doit susciter une motivation puissante et intérieure au sein de son personnel. La responsabilité - non la satisfaction - est le seul facteur qui puisse jouer ce rôle. « Le problème, souligne DRUCKER, n'est pas de savoir si le travailleur veut ou ne veut pas prendre ses responsabilités ; l'entreprise doit exiger qu'il les prenne, car elle a besoin de son concours actif ». Cette prise de responsabilité reste d'ailleurs au niveau du travail assumé et replacé dans l'ensemble.

INTEGRITE ET CARACTERE DES DIRIGEANTS.

DRUCKER situe la Direction comme fonction originale, primordiale au service de l'entreprise considérée comme une entité ayant des objectifs propres, dépassant d'ailleurs son cadre étroit : le but d'une affaire doit être recherché à l'extérieur d'elle-même. Il doit se trouver dans l'ensemble du corps social, parce que l'entreprise est un organe de l'ensemble du corps social. Pour répondre à une finalité aussi élevée, nul doute que le choix, la formation et l'éthique du dirigeant soient de la plus haute importance. Deux qualités lui sont indispensables : l'intégrité et le caractère.

PROSPECTIVES.

L'innovation et la prévision nécessaires à la vie de l'entreprise constituent une des responsabilités les plus graves de la Direction ; celle-ci devra toujours envisager à la fois l'immédiat et l'avenir ; suivre l'action présente en construisant le futur. C'est dans cette perspective que DRUCKER replace la notion de profit : « Une entreprise ne peut se définir ou s'expliquer en fonction du profit. La théorie économique de la maximisation du profit a fait faillite pour expliquer le fonctionnement de l'entreprise... Le profit n'est pas l'explication, la cause ou la raison d'être du comportement de l'affaire et de ses décisions, mais la preuve de leur valeur économique ». Le profit est indispensable pour prévoir l'expansion et assurer l'avenir. Il faut donc, dit DRUCKER, vaincre l'hostilité psychologique des travailleurs à l'égard du profit en leur faisant comprendre la fonction. La participation aux bénéfices et à la propriété peut y aider quelque peu ; en réalité l'opposition du travailleur est plus profonde : « Elle est basée sur son refus de subordonner ses objectifs et ses intérêts individuels aux objectifs impersonnels et aux lois de l'entreprise ».

Ces quelques réflexions livrées selon le schéma de celui qui apparaît à l'heure actuelle aux Etats-Unis comme l'un des meilleurs économistes d'entreprise font surgir une catégorie d'hommes nouveaux « Les managers » leaders d'un économie moderne.

Scientifique, technique, spécialisée, dangereuse, l'économie tend à devenir, et ce sera la marque des années à venir, de plus en plus capitaliste et de plus en plus sociale.

CAPITALISTIQUE. Je veux signifier par ce vocable un peu barbare que le CAPITAL conçu comme l'ensemble des moyens matériels nécessaires à la production tiendra dans la vie économique une place de plus en plus importante. Et paradoxalement, le pouvoir dans la vie économique aura tendance à glisser des mains des propriétaires aux mains des gestionnaires certainement moins préoccupés de profit maximum que d'expansion maxima.

SOCIALE, l'économie moderne est vouée au progrès social au sens étroit d'amélioration objective des niveaux de vie car lui seul peut assurer la continuité de l'expansion économique ! Mais, il y a plus, entraînée par un progrès technique accéléré à l'expansion et un progrès social (au sens étroit), l'entreprise aura à faire face à une certaine péréquation des risques du point de vue de l'efficacité sociale globale ; en d'autres termes, l'entreprise devient de moins en moins un centre autonome de décisions économiques précisément parce que de plus en plus l'économie la reconnaît comme cellule de base de son fonctionnement !

L'INTEGRATION DE L'ENTREPRISE A L'ECONOMIE.

Depuis le moment où l'on a pu, pour la première fois parler d'entreprise, celle-ci a évolué considérablement.

L'entreprise n'est plus une cellule isolée, elle suit une évolution parallèle à celle de l'individu dans une société qui évolue elle-même vers des formes de plus en plus solidaires. Elle reçoit de la communauté, et elle doit lui donner. Elle n'est plus indépendante : la liberté de chacun étant limitée par la liberté des autres. Son développement est conditionné par l'évolution générale de l'éco-

nomie. Elle a donc à PARTICIPER à cette économie, non pas seulement par le fait qu'elle en est une cellule et que, de ce fait, elle participe à la création du milieu, mais en tant qu'élément vivant et pensant elle multiplie un développement de ce milieu. Un des problèmes majeurs de l'actualité est de voir objectivement si l'entreprise remplit au mieux son rôle de cellule de base de l'économie, notamment vis-à-vis des consommateurs, et d'étudier dans quelles conditions, par quel moyen et de quelle façon le chef d'entreprise et ses délégués PEUVENT et DOIVENT intervenir aux côtés des représentants qualifiés des travailleurs dans des instances economico-politiques régionales et nationales.

Il me paraît que contrairement à l'opinion publique, la question essentielle n'est pas le problème de l'intégration du personnel à l'entreprise, mais bien celui de l'intégration de l'entreprise à l'économie. Ou mieux, la vérité est que la participation des travailleurs à l'entreprise passe principalement par l'intégration de l'entreprise à l'économie.

Cette réflexion peut nous entraîner fort loin ; mais si nous n'en mesurons pas la portée, en d'autres termes, si l'entreprise n'assume pas ses responsabilités collectives, certains ne manqueront pas d'écraser l'économie comme un service public et d'en tirer les conclusions. C'est là, incontestablement, le grand risque de l'évolution en cours.



... tellement

plus

agréable

Le passeport international pour le vrai plaisir de fumer

(1) Association des Dirigeants et Cadres chrétiens, anciennement : Association des Patrons et Ingénieurs catholiques.

(2) Peter F. DRUCKER : La pratique de la direction des entreprises. Les Editions d'Organisation - Paris, 1957. Traduit de l'américain.



douceur!

ZEMIR FILTRE

25 CIGARETTES
FILTRE
12,25 F.

12 Cigarettes
filtre :
6,20 F.

LE SPECIALISTE DES VOYAGES D'ETUDIANTS

VOYAGES MONREGAL

- Prix spéciaux pour étudiants.
- Prix compté au départ de Liège.

RENE LEONARD
Place du Martyr, 142
VERVIERS
TEL. 087/310.03

STELLA ARTOIS
la grande bière!



Pour tous vos VÊTEMENTS de PROTECTION

Cache-poussière tous modèles, tabliers labo et dissection, pantalons blancs

A LA POSTE Maison **THOMA**
RUE REGENCE 42, LIEGE

Importantes réductions à MM. les Etudiants — Ouvert de 9 à 19 h.

EQUIPEMENTS COLONIAUX — MALLES METALLIQUES

BON CHOCOLAT



A BATONS ROMPUS
AVEC
Alexis Curvers

GRAND CONNAISSEUR D'HOMMES
ET... ANCIEN REDACTEUR DU VAILLANT.

(interview exclusive de Charles RASIR)

Prix Sainte Beuve 1957, prix Monaco 1960, tels sont les brillants lauriers de TEMPO DI ROMA d'Alexis Curvers. En son temps, la presse liégeoise, belge et française souligna la haute valeur littéraire et humaine de ce roman. On en extrait particulièrement l'imposante connaissance que notre concitoyen a du cœur, de l'âme et du caractère des hommes. Aussi l'a-t-on comparé à Proust et rapproché de Stendhal. Scrutateurs des consciences, il est également penseur de sorte que entre maints traits ironiques ou légers il écrit des phrases comme celle-ci :

Ainsi finissent toutes choses en ce monde : elles se fatiguent d'exister parce que nous sommes fatigués d'elles. Les empires ne périssent pas sous les coups de leurs ennemis, mais par leur propre épuisement et par la démission des forces qui les soutiennent.

Toutes ces qualités ont sans doute attiré l'attention des cinéastes français et italiens puisque une co-production franco-italienne s'occupe activement à la réalisation d'un film de TEMPO DI ROMA et dont la vedette principale sera C. Aznavour.

Pour cette interview, Alexis Curvers, ancien collaborateur du Vaillant, nous a reçu dans un très agréable studio où il se retire pour retrouver le calme silencieux et profond nécessaire à tout écrivain. A la lumière d'une lampe de bureau, séparés seulement par une petite table à tiroirs, nous avons entamé la conversation... elle allait durer des heures.

Alexis Curvers vous connaissez les hommes, les détours de leur âme, les secrets de leur cœur. Tous les critiques sont d'accord à ce sujet. Quelle est votre opinion sur les jeunes, sur les étudiants d'aujourd'hui ?

Pour moi la jeunesse est peut-être l'âge le plus tragique de la vie parce que presque toujours sans s'en douter, les jeunes gens créent l'irréparable. Je veux dire par là que par leurs actes, par les influences auxquelles ils se prêtent, par leurs amitiés, par leurs lectures, en général par leur orientation, ils composent ce qui sera un jour la substance définitive de leur vie. Ils s'en apercevront presque toujours beaucoup plus tard lorsque les conséquences de leurs premières expériences se manifesteront à eux avec une force dont ils seront parfois surpris. Ce que je vous dis des étudiants, des jeunes gens, je vous le dis d'après mon expérience personnelle. Bien des choses que j'ai faites fort à la légère dans ma jeunesse m'apparaissent maintenant comme ayant exercé une influence considérable sur toute ma vie. Il en résulte souvent un enrichissement durable, parfois même des erreurs qu'on met longtemps à découvrir, à regretter ou à corriger. Je suis très frappé de cet état de chose. On se lance tête baissée dans tout ; puis on se retrouve avec un tour d'esprit acquis presque à son insu.



Je suis plein de sympathie pour la jeunesse telle que je la vois. Elle n'est pas très différente de ce qu'a été la nôtre. Fondamentalement, elle se trouve face aux mêmes problèmes. Elle tend de les résoudre avec générosité. Mais ce qui a changé ce sont les conditions de vie. Celles-ci sont à la fois plus faciles et plus difficiles qu'elles ne l'ont été pour nous. Les conditions actuelles me paraissent au total plus compliquées et exigent davantage de résolution, d'initiative personnelle. Ce qui manque peut-être le plus, c'est un certain calme nécessaire à la réflexion, à la formation en profondeur. Trop de distractions, mais aussi trop de difficultés, sollicitent perpétuellement l'attention des étudiants, la distraient, l'éparpillent. Je voudrais voir chaque étudiant concentrer le principal de son effort à quelque grand sujet de travail ou de méditation et s'imposer pour cela une certaine règle de vie qui, certainement, exigerait de lui des sacrifices mais aussi lui vaudrait des récompenses merveilleuses (d'ordre spirituel et intellectuel). Ce n'est pas une reproche mais un regret quant aux conditions dans lesquelles ils vivent. Un système de vie qui maintiendrait les étudiants dans le calme serait plus profitable pour leur personnalité. L'effort est indispensable.

Si je comprends bien votre idée, Alexis Curvers, vous regrettez que nos jeunes manquent par trop de discipline personnelle, que souvent ils vaquent dans la vie au gré des circonstances sans s'astreindre un but, ou une réalisation plus concrète. C'est pour vous l'explication de l'air ennuyé de certains étudiants affalés devant la table d'un café. Mais, alors, quel but suggérez-vous de donner à la vie ? Dans TEMPO DI ROMA, Jimmy explique le but de la vie de sa fiancée Géronima : « Pour Géronima, j'étais le but ».

Géronima est une petite italienne de famille plutôt pauvre, très éprouvée par la guerre. Elle a perdu son



— LE CINEMA ? C'EST PURE CONVENTION !

LA
Cette
la Je
voici
STAGE
Périod
Partici
Alloca
Séjour
Tour
STUDI
a) av
Pé
Pa
b) av
Pé
Pa
COUR
comp
D'aut
avant
Le n
décid
Tous
4,



père. Elle aime Jimmy. Pour elle, tout naturellement, le mariage paraît être le premier but à atteindre. Cela ne signifie pas qu'il en soit de même pour tout le monde. Par rapport à ce qui pourrait être le véritable but de la vie et sur lequel tous les étudiants catholiques sont d'accord, le mariage est par définition un moyen très important. Le but de la vie, c'est d'en faire une chose belle, grande et utile. Le mariage peut permettre d'atteindre ce but.

Un aspect de la mentalité de notre époque, partagé par certains jeunes également, consiste à adopter un air sceptique. On entend ainsi des : « pas fameux », « moche », « attention ». Maurice (autre personnage de TEMPO DI ROMA) lorsqu'il parle du milieu dans lequel il vit, s'exclame dans le même sens : « Ah ! c'est moche, infect, puant ». Pensez-vous que nous soyons esclaves de notre milieu ?

Nous sommes conditionnés par notre milieu mais le problème consiste à nous en libérer suffisamment pour en retenir les influences heureuses, fécondes et pour neutraliser les influences débilantes, déprimantes fâcheuses. Je ne crois pas du tout souhaitable que tout homme subisse exclusivement l'empreinte de son milieu ; je crois cependant qu'il faut avoir à son égard un devoir de fidélité et que, par conséquent, il faut beaucoup de prudence avant de s'en détacher.

Le dialogue, brusquement, s'engagea sur le cinéma, sur les conceptions de celui-ci et l'adaptation de TEMPO DI ROMA à l'écran. A ce moment, levant les bras au ciel, Curvers s'exclame : « le cinéma, c'est pure convention. » Et de commencer à se justifier...

Mais ça, c'est autre chose...

(à suivre)

GUINNESS

is good for you

* THE AMERICAN WAY OF LIFE *

(I)

SEGREGATION RACIALE

La Guerre Civile n'est pas encore terminée aux U.S.A. C'est une bien triste découverte que celle-là ! Ni Lincoln, ni ses amendements, rien n'a pu jusqu'ici faire cesser cette affligeante situation : le Noir est inférieur. Vu de nos pays européens, le problème suscite déception et même révolte. Je m'embarquai donc avec cette opinion qu'ont tous les Européens : il est inadmissible d'avoir la ségrégation dans un tel pays. Je portais ce jugement de quelqu'un qui n'a pas vécu le problème. En un an, si mon opinion n'a pas changé, elle s'est cependant modifiée. Mais qu'est-ce donc cette ségrégation ? Comment se manifeste-t-elle ? Elle existe dans tous les états, au Nord comme au Sud, seulement d'une manière différente.

LE SUD.

Il commence au Tennessee et s'étend jusqu'à la pittoresque Louisiane. Nous y trouvons la ségrégation pure, la plus radicale : appliquée par les lois. Lois sudistes bien sûr, car le système américain a ceci de particulier : chaque état jouit d'une certaine indépendance pour établir ses lois. Le gouvernement fédéral supervise le tout, mais Washington est bien loin... Les Sudistes se défendent par ce slogan : possibilités égales, mais séparation. Et en effet, ils séparent tout : quartiers, écoles, piscines, clubs... J'ai jugé ces « possibilités égales », j'ai visité certaines écoles pour Noirs dans le Tennessee, on m'a montré les quartiers réservés aux Noirs... et j'ai comparé ! C'est contre cet aspect de la ségrégation que le Nord se révolte. Il méprise les Sudistes, ces « Rebels ». En effet, que penser de celui qui m'a déclaré, très sérieusement dans une petite ville du Tennessee : « Si Dieu avait voulu tous les hommes égaux, pourquoi leur aurait-il donné différentes couleurs de peau ? »

Les Sudistes pensent que le problème noir est leur et que c'est à eux de le résoudre. En témoignent certains incidents, tels Montgomery, Alabama ; Little Rock, Arkansas ; et plus récemment, Oxford, Mississippi. Les Sudistes ajoutent : « Nous respectons les Noirs quand ils prouvent qu'ils en sont dignes, qu'ils ont de l'éducation ». Mais cette éducation, ils refusent de la leur donner !

LE NORD.

Est-il plus évolué ? Là-bas, la ségrégation prend une autre forme, plus dissimulée. La discrimination joue ici non par les lois, mais par les jugements, les sentiments. Ceci est d'autant plus décevant que les « Yankees » ont la réputation d'être « liberal minded ».

Et cependant, voici des faits. Cincinnati, seconde ville de l'Ohio, un million d'habitants. Dans ma rue, une famille noire achète une maison. Trois jours après la nouvelle, onze maisons de Blancs sont mises en vente dans le voisinage direct. Dans mon école, aucune étudiante blanche n'oserait sortir avec un Noir. Tous les clubs, tennis, golf, piscine... sont en principe ouverts à tous ; mais on a tôt fait comprendre au Noir qu'il est indésirable. Les clubs d'étudiants, appelés « fraternités » et « sororités » sont séparés (encore faut-il ajouter ici non seulement séparés par la race, mais aussi la religion !)

Où sont donc ces Américains à l'esprit si large ?

Je les ai cherchés... longtemps, et j'en ai trouvé. L'Amérique se réveille enfin. Le prouve ce petit Yankee de 13 ans qui s'exclame : « Les Américains s'étonnent de la réticence des pays africains ! Pourquoi ces peuples auraient-ils confiance en nous chez qui les Noirs ne sont même pas citoyens de première classe ? ».

Les progressistes sont de deux groupes, les ultra et les modérés. Le gouvernement Kennedy a voulu accélérer l'intégration ; il a voulu employer la force. Maintenant, de plus en plus, les « Freedom Riders » (les « Croisés de la Liberté ») descendent en groupes vers le Sud et narguent les lois Sudistes : mélanges de Noirs et Blancs dans les bus, dans les restaurants où ils pratiquent le black out. Accélèrent-ils les progrès ? Pas tellement.

L'Américain a mauvaise conscience et n'aime pas qu'on le force à prendre position ; s'ils en prennent une, ce sera toujours au détriment du progrès. Cependant, ces Freedom Riders méritent une part de louanges : ils prouvent optimisme, bonne volonté et ressaisissement.

La jeune Amérique bouge. Objectivement, l'ancienne méthode, celle de Eisenhower et de ses prédécesseurs était plus sûre. L'intégration se faisait sans fracas de journaux. C'est encore le cas dans de petites villes de Georgia, où elle se fait peu à peu, jour après jour. Et, fait curieux de la psychologie américaine, dès le cap des 50 % franchi, la localité entière se trouve soudain intégrée : étrange goût des Américains pour l'uniformité, l'Américain fait ce que fait son voisin.

En fait, dans ce domaine, la publicité tapageuse retarde tout. De plus en plus fréquemment, on peut voir des Noirs acceptés dans des Fraternités de Blancs ; les Noirs peuvent prouver leur valeur autrement que par les sports ! Et après tout, d'autres Noirs ont déjà suivi l'exemple de Meredith. Les Sudistes savent maintenant que les décisions prises par le gouvernement fédéral seront appliquées coûte que coûte.

POURQUOI CETTE ATTITUDE DES BLANCS DANS LE NORD ?

Elle est difficile à expliquer. En général, les Blancs ont peur d'une invasion de Noirs dans leur quartier... un peu le péril jaune de Californie sous une autre forme ! Ajoutons que les

Noirs sont... très nombreux, que une fois l'exemple donné, ils suivent en avalanche et... laissent généralement tomber leurs maisons en ruines ; semblent répugner à la couleur sur les fenêtres... Les Blancs craignent de voir leur quartier voué aux taudis.

ET LE NOIR, QUE VEUT-IL ?

Ici aussi plusieurs attitudes.

Dans les villes reculées du Tennessee, de Georgia, ils ne sont pas prêts pour l'intégration ; ils ne la demandent pas encore. Pas de problème donc.

Mais dans les grandes villes, le Noir participe de plus en plus à la vie américaine. Il a su prendre conscience de ses droits et les réclame.

Une autre section, extrémiste : les Black Moslems par exemple, refusent l'intégration. Ils veulent l'égalité complète dans tous les aspects de la vie, mais aussi complète séparation. Ils veulent leur propre nation à l'intérieur des états ! Et si l'on examine mieux la hiérarchie que les Noirs se sont créée dans leur société, l'on peut mieux juger de l'étendue du problème.

Voilà donc les faits, les erreurs, les progrès. Qu'en penser ? L'Amérique a enfin compris que le problème devait trouver sa solution. Celle-ci est longue à venir et pour être appliquée entièrement... il faudra peut-être attendre encore bien longtemps ! L'optimisme est donc permis ! Nous, Européens, qui nous révoltions contre cette situation, sincèrement, qu'aurions-nous fait dans cette situation ?

De notre correspondante
aux Etats-Unis

MICHELE
RUWET

JEUNESSE BELGE AUX ETATS-UNIS

année encore les AMITIE BELGO AMERICAINES mettent à la disposition de jeunesse belge d'exceptionnelles possibilités de séjours en Amérique du Nord. En le « digest » repris d'après la revue « CONTACTS US » :

DE MONITEURS (counseors) dans des camps de vacances américains.
du 20 juin au 20 septembre
participation demandée : 260 \$ comprenant transport transatlantique et tous frais de séjour.

de 90 \$ par les camps comme argent de poche
de 7 semaines dans un camp et bénéfice d'un Hospitality
de 3 semaines à travers les U.S.A.

ENT HOSPITALITY TOURS TECHNICAL TOURS
ec objectifs spéciaux (techniques, artistiques, éducation, médecine, etc.).
riode : du 20 juin au 4 août et du 4 août au 22 septembre
participation demandée : 540 \$
ec objectifs généraux
riode : du 10 juillet au 10 août
participation demandée : 445 \$

S D'ETE DANS DES UNIVERSITES AMERICAINES
enant 2-3 semaines d'Hostpitality Tours à travers les U.S.A.
4-6 semaines de cours dans une Université américaine.

es possibilités existent permettant notamment aux jeunes de profiter de conditions
ageuses pour le transport.
ombre de candidats étant limité par les possibilités offertes il convient de se
er rapidement.

renseignements : Ray. C. PIROTTE Administrateur
Place d'Italie — LIEGE — (Tél. : 43.94.50)

Le Concile est là

LE MONDE INTERROGE LES CHRETIENS

Les grandes manifestations de portée œcuménique que nous connaissons aujourd'hui (new Delhi, Vatican II) préoccupent aussi les non-chrétiens. Le regard attentif que portent vers nous les non-chrétiens ne peut que nous réjouir et nous satisfaire, même s'ils ont de l'entreprise une conception d'abord humaine : une sorte de compromis, même s'ils recherchent des motivations purement humaines, sociologiques ou politiques : La réalisation d'un solide front commun contre le socialisme.

Cette explication n'est pas valable mais se comprend dans l'esprit de ceux qui ne voient de l'union des chrétiens que son aspect extérieur. La véritable motivation est autre évidemment : c'est le désir du Christ inscrit dans l'Evangile que l'on s'efforce de réaliser.

Il est cependant exact de dire que si aujourd'hui les chrétiens réalisent leur division comme un scandale, c'est parce que la situation du monde leur a permis de redécouvrir l'aspect missionnaire, donc l'aspect DIALOGUE de l'Eglise, et que cette redécouverte oblige tous les chrétiens à se mettre en situation de porter l'Evangile en ce monde :

Nécessité missionnaire de dialogue entre les chrétiens et le monde impliquant elle-même une nécessité interne de dialogue des chrétiens entre eux, dans l'unité.

A toutes les PROVOCATIONS que fait aux chrétiens le monde d'aujourd'hui, appelant ceux-ci à être plus missionnaires, les mettant en situation de mission, l'Eglise se devait de répondre. Elle l'a fait : c'est Vatican II.

Dès à présent, le Concile Vatican II a travaillé dans un esprit missionnaire : étude des GRANDES QUESTIONS du monde d'aujourd'hui et prise de position évangélique sur les questions, provoquant évidemment des réformes internes.

I. LE DIALOGUE ENTRE L'EGLISE ET LE MONDE.

Le monde, c'est au sens large, la réalité humaine et historique globale qui est en dehors de l'Eglise chrétienne ; ce monde a ses vérités et ses erreurs, ses réalités ambiguës, sa conscience et sa vie, ses questions, qu'il pose. En face, c'est l'Eglise et les Eglises, qui peuvent devant les questions du monde et des non-chrétiens adopter 3 attitudes :

— Négative et protectionniste : juger impies les questions du monde, ne pas vouloir les écouter, les nier et les refuser. Donner à toutes les questions des réponses préfabriquées. C'est la politique de la condamnation. « Plutôt que de condamner les autres, disait Jean XXIII dans le discours inaugural de Vatican II, il faut mettre en valeur les richesses de sa propre doctrine.

— Opportuniste : s'adapter, au sens péjoratif. Changer son fusil d'épaule au fil des circonstances.

— De dialogue : C'est la solution de

synthèse qui implique : L'écouter : essayer d'apprendre, de mieux connaître les questions qui nous sont posées, et ce, avec intérêt et sympathie.

La recherche : « Cherchez la vérité puisque vous la connaissez déjà », écrivait Saint Augustin. Cette recherche implique que l'on prenne certains risques de voir changer la façon dont on possède la vérité.

Il est important de poser comme préalable, que le monde avec ses questions, est toujours providentiel, que toujours il nous apprendra quelque chose.

Le but du dialogue, ce sera d'intégrer les questions posées dans le monde de la grâce, afin de renouveler notre langage, d'élargir notre tente » selon l'expression du prophète, de rendre plus actuelle la parole de Dieu et finalement de l'annexer aux hommes d'aujourd'hui sous une forme où ils pourront reconnaître l'écho de leurs questions.

II. LE DIALOGUE DEPUIS VATICAN I.

En 1870, la question principale qui se posait au Concile n'était pas l'infaillibilité pontificale ; mais la question brûlante était de savoir si le Concile allait avoir une attitude de dialogue envers les grandes questions du monde moderne, ou bien rester en état d'exil. En 1864, Pie IX avait pris dans le syllabus une position peu rassurante : « Il n'était pas souhaitable que l'Eglise établisse un dialogue avec le progrès et la liberté ». Pour les « Zélanti » comme Veillot, le Concile doit fermer la porte à toutes les idées modernes. Pour Ozanam, le Concile se propose seulement d'apaiser les passions des croyants craignant que le Concile ne donne raison à la tendance du syllabus, chacun pensait que le Concile serait antimissionnaire.

Vatican I n'a cependant pas suivi le Syllabus, n'a pas fermé la porte au dialogue, mais on ne peut pas dire qu'il l'ait ouverte non plus.

A la veille de mourir, Pie IX reconnaissait qu'il était trop vieux pour changer, mais léguait un héritage : aller plus loin dans l'écoute, être moins négatif.

Pendant un siècle, des groupes de chrétiens, des individualités fortes ont tenté d'ouvrir le dialogue. A leurs risques, ils sont entrés dans le monde moderne, ont essayé de comprendre, voire de répondre aux grandes questions posées : le monde moderne, c'est la somme de ces questions qui forment une synthèse de l'Homme et de l'Univers, élaborées par alluvions successives : Renaissance, Réforme protestante, Cartésianisme, Philosophie des Lumières, Socialisme, Philosophie de l'Histoire.

Alors que face aux « grands hérétiques », les Galilée, Erasme, Voltaire, Morx, le premier réflexe, compréhensif dans le contexte historique, avait été un réflexe de conservation devant ceux qui « arrêtaient la foi au péril » la chrétienté, après le Syllabus, Pie IX et Vatican I,

un ressaisissement se produit ; on commence à écouter ; le dialogue devient possible et l'on essaye peu à peu de répondre aux grandes questions posées à l'Eglise, par dessus l'espace et le temps, par Erasme, Bruno, Campanella, Robalais, Descartes, Voltaire, Hegel, Marx, Galilée...

Vatican II ne peut se comprendre que dans cette vision historique, comme un aboutissement de ce labeur de préparation, de cette lente maturation.

III. LE DIALOGUE A L'HEURE DE VATICAN II.

En quoi pourrait consister un projet élémentaire de dialogue entre le monde et l'Eglise d'aujourd'hui.

Parmi le faisceau de questions qui se posent, les plus importantes sont :

La Crise de l'Athéisme : Il y a toujours eu des athées, mais jamais comme aujourd'hui l'existence de Dieu n'a été si fortement mise en cause par les masses humaines. Quelle signification le recours à Dieu conserve-t-il encore pour la vie et pour l'histoire ? « Dieu est mort » ; il est mort parce qu'il a perdu son sens. C'est en somme l'Eglise et les chrétiens qui ont tué Dieu en le traînant dans toutes leurs sales causes.

Il s'agit donc aujourd'hui, plutôt que de condamner l'athéisme, que l'Eglise écoute la question de l'athée et s'efforce d'aborder un certain nombre de tâches positives : redécouvrir Dieu dans toute sa pureté, revenir à l'essentiel, rendre un sens authentique à Dieu pour le faire revivre dans la conscience des chrétiens et dans le monde.

DIEU EST MORT, A NOUS DE LE RESSUSCITER ?

— Laïcisation : Au contraire du Moyen-Age, on assiste aujourd'hui à un recul du monde religieux dans le monde temporaire, à une « émancipation » des réalités terrestres. Dans le Syllabus, l'Eglise avait encore tous les droits. Une proposition est maintenant faite à l'Eglise : revoir quelle est exactement sa mission ; ne doit-elle pas abandonner sa « puissance », son prestige, pour redevenir mieux elle-même et supprimer les équivoques ?

L'heure est peut-être venue de manifester au monde que l'Eglise est enfin sortie de l'ère constenlinienne.

— Désoccidentalisation : Aujourd'hui, l'Occident n'est plus l'unique voix qui se fasse entendre. Et pour la moitié du monde, le Catholicisme, c'est l'occident, la religion des occidentaux. L'EGLISE NE DEVRAIT-ELLE PAS ETRE PLUS UNIVERSELLE, trouver des expressions adoptées aux lieux et aux civilisations.

— Prophétisme laïc : Pour beaucoup, le plus valable de nos jours, c'est la passion pour l'homme et la défense de l'homme : lutter contre la guerre, la faim, l'injustice, au nom de la conscience humaine. Cette attitude est véhiculée globalement par le socialisme. Au lieu de

Professeur de théologie fondamentale et de prédication au Saulchoir le R.P. LIÉGÉ o.p. est professeur à l'Institut Catholique de Paris ; ses centres d'intérêts théologiques sont : la pastorale et la théologie missionnaire, le catéchèse et le catéchuménat, l'éducation ou la foi chez les jeunes.

Le R. P. LIÉGÉ fut aumônier général des routiers français ; il est maintenant spécialiste des questions du Concile. Ayant déjà prononcé le sermon lors de l'inauguration de l'Oratoire à l'Union, il a bien voulu revenir en sa bonne ville de Liège et devant plus de 200 personnes, il a donné la remarquable conférence dont nous donnons ici un large condensé.

Son Excellence Mgr Van Zuylen nous avait fait l'honneur d'être parmi nous ce soir-là. Qu'il trouve ici nos vifs remerciements.

condamner, les chrétiens n'ont-ils pas le devoir de faire leur examen de conscience, de voir où ils en sont dans leur service de l'homme dont ils avaient autrefois le monopole : les problèmes d'urgence du monde se posent à l'Eglise avec acuité.

Là aussi comme ailleurs, c'est la provocation de l'extérieur qui force à réfléchir, à repenser son action et à réagir.

Si nous acceptons que toutes les questions du monde d'aujourd'hui aient un sens et nous portent un message, si l'Eglise accepte de recevoir ce message, alors le dialogue pourra s'établir. Deux fruits en sortiront très vite : L'Eglise aura la chance de pouvoir OFFRIR UN MONDE UN EVANGILE PLUS

MISSIONNAIRE, où sera corrigé l'ambigu et le faux du monde, mais surtout un Evangile qui aura reçu et repensé les questions du monde ; L'ŒCUMENISME aussi, car l'Eglise, invitée à retourner aux sources et à l'essentiel, devra se « réformer » pour trouver un visage plus évangélique. Cette invitation à repenser les problèmes amènera sans doute les rapprochements, et CE QUI UNIRA PLUS PROFONDEMENT LES CHRETIENS QUE CE QUI LES DIVISE, C'EST LA MISSION COMMUNE DE DIALOGUE AVEC LE MONDE.

J. H.

Flash SUR LE

- **ALLEMAGNE DE L'OUEST** Premier boursier soviétique à Mayence dans le cadre d'une politique d'échange URSS - Allemagne de l'Ouest. Il travaillera 10 mois à l'Institut de Chimie. A Brunswick, ouverture d'un restaurant universitaire ultra-moderne. 1150 places, cuisine automatique, pouvant préparer 6 à 7.000 repas en 3 heures.
- **BELGIQUE** Une Assemblée européenne de la presse étudiante a eu lieu du 10 et 11 février à Bruxelles. Thème ; la presse étudiante en Europe. Curieuse position du MUBEF devant cette conférence : envoi par le président du MUBEF d'une circulaire aux unions nationales des autres pays pour démolir cette réunion. Et ce au nom de presse étudiante belge qui en aucun cas n'a été consultée. Le MUBEF ne pourrait-il un peu s'occuper de syndicalisme étudiant et non de problème de presse ? A moins qu'il ne loucherait vers une sorte de « Propaganda Abteilung... »
- **CANADA** A l'Université de Montréal, les cours télévisés ont été suivis par 1.118 étudiants en 1961-62. 68 % de réussites... Résultat : bientôt 7 cours par T.V. : anthropologie, physique, français, physique, géographie humaine, roman français de 1914 à 1950 et histoire du théâtre.

*Il n'y a pas de danse vulgaire
Il n'y a que la façon !
Alors ! Pour les bien faire
et avec satisfaction*

Inscris-toi au cours du lundi 4 mars à 20 heures.

CHEZ DROT

Place de la République Française, 7

Des réductions ? Bien sûr ! Informes-toi !

DIALOGUE

avec un Capitaine d'Algérie

Je l'observai mieux. Non. Il était de ces hommes qui paraissent nés pour les grandes solitudes parce qu'ils portent en eux le désarroi qui les force à cheminer sur l'arête la plus effilée de la vie ou à mourir ; ou qui éprouvent un appétit démesuré pour une fraternité qui n'est pas de ce monde et s'imaginent la trouver dans le métier des armes.

Le capitaine croyait défendre l'Occident ici, comme il avait cru le défendre en Indochine. Et il est vrai que, d'une certaine façon, l'Occident avait subi en Asie une défaite. Mais cette cause-là n'était pas claire.

Il faut être sûr de savoir si l'on défend le caoutchouc et le pétrole de l'Occident, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ou les bases stratégiques pour fusées. Il faut définir clairement les buts.

— *L'Occident dont vous me parlez, dis-je, pourquoi voulez-vous être le seul à le défendre ?*

— Toute l'armée pense comme moi.

— *Alors pourquoi l'Occident ne défend-il pas cette armée à l'O.N.U. ? Pourquoi voulez-vous être les champions d'un Occident qui ne vous soutient pas ? Pourquoi voulez-vous croire que vous battez ici contre le Marxisme ? L'Indochine ne vous a-t-elle pas obsédés ? Vous craignez de voir l'Afrique du Nord et l'Afrique tout court en proie au marxisme et je crois que l'Afrique du Nord, toute imprégnée de l'Occident, n'est nullement tentée de boire à la fontaine marxiste, sauf si nous l'y forçons.*

— Comment l'y forcerions-nous ? rétorque le capitaine.

— *En continuant la guerre. Pourquoi combattez-vous ?*

— Nous cherchons des motifs plus nobles que le pétrole, dit-il. Pour une certaine idée de l'homme. Pour élever le niveau de vie des gens d'ici, pour répartir les terres à leur profit, pour les maintenir liés à nous matériellement et spirituellement afin que notre influence demeure.

JULES ROY

« La Guerre d'Algérie ».

e Vaillant

N° 3
FÉVRIER 1963

Il y a et il y a eu depuis longtemps grande abondance de revues littéraires chez nous comme ailleurs. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Le mal, ce serait, par la facilité de publication qu'elles offrent à des textes pas toujours mérités, de donner à plus d'un écrivain novice des illusions sur soi-même. Le bien, et peut-être l'emporte-t-il sur le mal, c'est de créer un milieu d'effervescence sans engagement ou plus d'un talent à venir germe, sève et sève. La revue littéraire est un groupe, groupe de jeunes à l'origine, et c'est pourquoi y fleurissent les qualités de la jeunesse : audace et espérance.

Robert VIVIER.

LITTÉRAIRE

SUPPLÉMENT DU VAILLANT n° 34 - 54^e ANNÉE - N° 5.

EDITORIAL

Subitement, avec les tirages de Lartéguy, on a senti bouger quelque chose. Le public s'intéresse - avec dix ans de retard - à ce conflit indo-chinois - conflit entre une armée occidentale et un nationalisme oriental communiste. Ce conflit oppose outre deux peuples liés par des liens de colonisations, deux idéologies qui restent inconciliables. Cette superposition de problèmes a donné à ce conflit indo-chinois une profondeur que l'Europe commence à percevoir. Cette armée était conduite par des officiers supérieurs qui étaient, comme souvent en France, des intellectuels. Il n'y a rien de plus dangereux que des colonels intellectuels... Car, dès cet instant, l'armée sort de son cadre... et l'incapacité politique des civils comme leur méconnaissance des problèmes donnent à ces officiers une conscience de leur supériorité.

Des officiers, comme des écrivains, découvrent des liens étroits entre ce peuple vietnamien et le leur, ils perçurent au Laos, au Tonkin, en Cochinchine, une âme, une philosophie de vie qui étrangeres par certains points leur étaient communes en bien des autres. Et puis ce fut la capitulation, la déroute française, la déroute vietnamienne et la reprise de la succession par les E.-U.

L'Armée française se retrouve alors en Afrique du Nord sans même avoir 6 mois de répit.

Elle continue en Algérie une guerre d'Indochine, elle crut devoir refaire certains gestes, rééditer des opérations mais la guerre était autre... Ce conflit l'armée ne l'aima jamais car toute la littérature tombe subitement d'accord sur un point : les affinités entre le Vietnam et la France étaient bien plus nombreuses qu'entre celle-ci et l'Algérie. Mais emportés par une logique de système, ces intellectuels militaires commentent de grosses erreurs qui s'expliquent psychologiquement par leur isolement et leur incompréhension dans les sphères politiques.

Traîés comme des gamins par un pouvoir qui voulait aboutir - raisonnablement - à une capitulation, ils se révoltèrent avec les conséquences normales d'une insurrection militaire.

Cette armée française qui avait mis au point en 52 les seules techniques modernes de guerre révolutionnaire est maintenant un de ces outils aussi inutiles que la plupart de nos armées occidentales (ce qui serait assez réjouissant si...)

Cette épopée - avec des conséquences désastreuses tant au Vietnam, en A.F.M. qu'en France - donne naissance à toute une littérature dont nous donnons un aperçu : Hougron, Lartéguy, Jules Roy et une mosaïque de textes choisis pour leur caractère alicatif.

Le Vaillant Littéraire a voulu aborder un problème traité actuellement avec une insistance significative dans la presse comme dans l'Édition.

L'objectivité étant un postulat, nous nous sommes efforcés de traiter le problème entre gens de bonne compagnie, c. à d. de manière apolitique.

François PIROT

« Ceux qui ne connaissent pas la situation dont je parle peuvent difficilement en juger. Mais ceux qui, la connaissent, continuent de penser héroïquement que le frère doit périr plutôt que le principe, je me bornerai à les admirer de loin. Je ne suis pas de leur race ».

Albert CAMUS.

Ceux qui volontairement,
 Ceux qui d'office
 Ceux qui campagne simple O.T.O.E. en attendant que cela se passe
 Ceux qui traquent
 Ceux qui détraquent
 Ceux qui half-track
 Ceux qui pitonnent
 Ceux qui bétonnent
 Ceux qui déconnent
 Ceux qui ouvrent la route et qui ont juste le droit de la fermer
 Ceux qui l'ancre au calot
 Ceux qui l'encre au stylo
 Ceux qui donnent des ordres
 Ceux qui les transmettent en les améliorant
 Ceux qui se demandent comment les exécuter
 Ceux qui se disent qu'on est commandé par des cons sans se rendre compte qu'ils pourraient faire partie du haut commandement
 Ceux qui cravate verte
 Ceux qui cravate noire
 Ceux qui aimeraient bien en avoir une de la couleur de leurs burnous
 Ceux qui n'ont pas besoin de couleur pour cravater
 Ceux qui prennent des armes à l'ennemi
 Ceux qui font plutôt des prises d'armes entre amis
 Ceux qui au régiment
 Ceux qui à la brigade
 Ceux qui à la division
 Ceux qui au corps d'armée
 Ceux qui à l'armée
 Ceux qui « à l'assaut » et qui n'ont rien parce qu'ils se retrouvent tout seuls
 Ceux qui meurent en héros modestes
 Ceux qui ne sont ni des héros ni des modestes mais qui ne meurent pas
 Ceux qui « parapluié... ont » !
 Ceux qui « en avant vous autres »
 Ceux qui tirent sur tout ce qu'ils voient
 Ceux qui tirent sur tout avant de voir
 Ceux qui ont compris et qui se couchent en voyant arriver la marine
 Ceux qui se planquent même là où la marine ne vient pas
 Ceux qui Chinoise
 Ceux qui Vietnamienne
 Ceux qui Cambodgienne
 Ceux qui Laotienne
 Ceux qui vénérienne
 Ceux qui plieuse de parachutes pour avoir la « soldé à l'Air »
 Ceux qui se contentent d'amours masculines ancilliaires...

d'un
 petit
 lieutenant
 Français
 anonyme.

Leurs chefs...?

les incanrus...?

les mécanrus...?

FRANCE

Le colonel Vanuxem, par exemple, quoique officier de carrière, était licencié de philosophie...

Comme Vanuxem Cogny, un géant d'homme, avait fait d'excellentes études ; il était diplômé de l'école des Sciences Politiques, et avait un doctorat en droit...

Le commandant Bigeau qui devait être promu lieutenant-colonel à Dien-Bien-Phu. Sergent-chef en 1940, prisonnier des allemands en 44, il avait organisé le 6^e Bat. Para Coloniaux de Kergerivat qui ressemblait à quelque hobereau anglais... de Castries, avec son calot rouge de spahi, son éternel foulard de soie et sa réputation de grand séducteur... Salan et ses pipes d'opium et son intelligence...

INDOCHINE

Giap était loin d'être un imbécile ; de culture française il était devenu professeur d'histoire et avait rallié le parti communiste indochinois en 1930... Le Général Giap, dont les qualités de tacticien ne sont plus à démontrer... Le « cerveau militaire » de l'opération.

Mo-Chi-Miah était le seul de tous les leaders de jeunes peuples asiatiques aspirant alors à l'indépendance qui fut un communiste bien connu depuis 25 ans...

Bernard Fall. Indochine 1946-1962. « Chronique d'une guerre révolutionnaire ».

● « La responsabilité de cet état de choses n'incombe pas aux militaires français, mais aux gouvernants qui ont constamment mis cette armée devant des problèmes qu'elle ne pouvait résoudre parce que leur solution n'était pas militaire mais politique ».

DEVILLERS Ph. - « Histoire du Viet-Nam ».

● « La Force militaire est le moyen essentiel du Parti pour la réalisation de tous ses buts politiques ».

Général GIAP, 1^{er} octobre 1951.

Invocation au ciel de Nin-Binn...
 Vieille chanson populaire.

● « Ciel, fais tomber la pluie,
 que j'aie l'eau de ma boisson,
 que j'aie ma rizière à labourer,
 que j'aie un bol de riz,
 que j'aie du poisson en grosses tranches ».

L'Armée et aveugle et muette.

Elle frappe devant elle du lieu où on la met.

Elle ne veut rien et agit par ressort.

C'est une grande chose que l'on ment et [qui tue,

Mais aussi c'est une chose qui souffre.

C'est pour cela que j'ai toujours parlé [d'elle

Avec un attendrissement involontaire.

Alfred de Vigny.

Servitude et Grandeur militaires.

La trope des Vietminhs avance,
 le drapeau à l'étoile jaune claqué au vent,
 conduisant le peuple loin des endroits où il a souffert...

Unissons nos efforts

Pour bâtir une existence nouvelle...

Même si nos os doivent être brisés,

Même si nos chairs doivent être déchiquetées... les pas cadencés se répercutent

Sur la route cahoteuse...

Son drapeau maculé du sang des victoires...

Hymne Révolutionnaire
 Vietnamh.

Le Vaillant Littéraire est un Bimensuel.
 Donc, il paraît tous les deux mois !

Léopold SEDAR SENGHOR



« Seigneur Dieu, pardonne à l'Europe blanche ».

« Seigneur, parmi les nations blanches, place la France à la droite du Père.

Oh ! je sais bien qu'elle aussi est l'Europe, qu'elle m'a ravi mes enfants comme un brigand du Nord des bœufs, pour engraisser ses terres à cannes et coton, car la sueur nègre est turmier ».

« Ah ! Seigneur, éloigne de ma mémoire la France qui n'est pas la France,

Ce masque de petitesse et de haine sur le visage de la France

Ce masque de petitesse et de haine pour qui je n'ai que haine

— Mais je peux bien haïr le Mal

Car j'ai une grande faiblesse pour la France ».



Léopold Sedar Senghor est pour beaucoup un président d'une jeune république noire, pour certains le premier agrégé de grammaire du continent africain, pour d'autres un excellent poète africain. Poésie fortement contrastée, où des thèmes (Vie-Art, Souffrance - Plaisir), s'opposent. Senghor est aussi un remarquable artiste du rythme et, comme il le déclara lui-même, c'est ce sens inné du rythme qui lui a valu la timbale de l'agrégation. Devant comment des vues de Cornelie, il découvre sous ces pieux alexandrins un rythme que sa sensibilité africaine lui permettait de percevoir. Un bon livre a paru chez Seghers en 1961 sur Léopold S. Senghor. Il est une excellente introduction à la sensibilité de Senghor et de l'Afrique en général.



BERNARD CHEUR :

Comment peut-on aimer la nouvelle vague ?

Enfant mal aimé, Truffaut est marqué par la vie, mais son visage n'en est que plus vivant. Son extrême timidité — « J'ai peur tout le temps » a-t-il avoué — est signe de pudeur et de sensibilité ; par cela-ci, douloureusement proche de tout, François Truffaut se sert de celle-ci pour créer des distances. Merveilleusement proche des sources de la vie, il en aime aussi le tourbillon.

Chacun des films de Truffaut est un retour à l'innocence sous des apparences scabreuses. Beaucoup de gens s'arrêtent aux apparences, et les condamnent. En vérité, on n'a pas le droit de juger un artiste sur d'autres concepts que sa sincérité et son talent. La vérité de l'art n'appartient qu'aux artistes. Il reste aux spectateurs à aimer dignement un grand film et à monter un peu d'humilité face à cette élucidation d'un mystère. Après cette digression nécessaire, disons encore qu'au contact de leur metteur-en-scène, les acteurs de Truffaut retrouvent par transparence le naturel et la pureté, alors que dans beaucoup d'autres films, les vedettes élèvent au carré la dose de rouleries dont elles ont besoin pour jouer un rôle dans la vie. Truffaut sait aussi lutter dans ce que Brecht appelle la « jungle des villes », à armes égales avec les « tigres en cravate ». Tandis que les médiateurs recherchent l'originalité, François Truffaut, artiste génial et donc fondamentalement original, fait dans la vie l'effort inverse, il affecte de paraître semblable aux autres, par modeste et par commodité.

Il nous resterait encore beaucoup à écrire à propos de notre cinéaste de prédilection, et quand ce serait écrit, nous nous apercevions que le portrait d'un homme n'est jamais achevé.

« La vie n'est pas du cinéma » disent ceux qui aiment les films superficiels. La vie n'est peut-être pas du cinéma — encore que Shakespeare parle de « comédie, pleine de bruit et de fureur » —, mais en tout cas le cinéma est la vie, ou si vous préférez : un film de Jean-Luc Godard, c'est la vie, plus Jean-Luc Godard. Le propre de l'artiste, le propre de Godard, c'est d'accomplir toujours une démarche de plus que les autres. Quand tout semble encore banal, à notre hauteur, tout est soudain transfiguré : un ange a laissé son empiétement. Par exemple, les tableaux des Primitifs flamands représentent bien des hommes de toujours mais sur leur visage brille une lueur éternellement nouvelle, une lueur qu'on ne retrouvera jamais. Ainsi, Godard part de la réalité pour faire les plus extraordinaires voyages, guidé par son intuition. Il ne se dit pas : « Je vais faire un film féerique sur Paris ou sur l'Amérique ». Mais il filme tout simplement Paris tel qu'il est, ou plutôt tel qu'il apparaît. Et Paris, vue par Godard, se révèle une ville féerique, racontée par un montage hallucinant.

Remercions Godard et Truffaut. Grâce à de tels cinéastes, le cœur humain n'a pas dit son dernier mot en ce XX^e siècle. Il y aura toujours des terres promises.



Les jeunes enfants du siècle vont au cinéma avant de savoir lire, comme les fils de cow-boys montent leur poney avant de marcher. De film en rêve et de rêve en film, ils prolongent par leur jeu les chevaleresques de Gary Cooper et portent en eux une forêt de Sherwood plus belle encore que celle en Technicolor. Ensuite, au temps des rengorgements masculins et des « engorgements » féminins lors de la floraison et des premiers effleurlements, nos jouvenceaux désignent les rêveries au clair de luna, mais regardent côté à côté la lumière d'un film jaillie au noir d'une saie, l'aime, n'est-ce pas regarder ensemble dans la même direction ?). Nous voici donc au romantisme du « clair de l'écran ».

Le cinéma appartient aux jeunes. Il déconcerte nos aînés autant que nous les déconcertons. Il dépasse les fronts dégaris par le temps et l'érosion littéraire. Quand ils s'aventurent dans les ténèbres d'une salle, nos intellectuels de parents y perdent souvent leur latin, pestent comme des cancreaux au pied d'une version, se drapent dans leur mépris et affirment avec Duhamel : « Le cinéma est un passe temps d'illicites et d'illettrés ».

Evidemment, il ne faut rien généraliser. S'il est vrai et normal qu'un jeune se sente plus à l'aise face à cet art jeune, il s'agit surtout d'âge du cœur, il s'agit de sensibilité esthétique (ce qui n'est pas un privilège de la jeunesse) et de talent (un réalisateur de talent est toujours jeune puisqu'il trouve sans cesse du NOUVEAU). Nous entendons donc ici par vieux cinéma le mauvais cinéma, c'est-à-dire aussi bien la « Nouvelle Vague » russe que l'ancienne école française, le cinéma pépère et « gagabinsant » le cinéma de boulevard cher à Audard, cher à une catégorie de spectateurs romannant d'aise dans les jupes de cette grande chichiteuse de Michèle Morgan. Cas gosses aiment leur cinéma comme une vieille fille peut aimer un club, lâchement, à ras du sol : un chien n'est jamais infidèle à celui qui le nourrit, un film d'Audard flatte villement celui qui paie l'entrée. Ce dernier fait la file devant le « Marivaux » avec le même regard vide que son « congénère », longant les murs, tenu en laisse par son chien plutôt que le contraire !

Après cette précision, nous parlerons maintenant des jeunes cinéastes français Jean-Luc Godard et François Truffaut, les meilleurs admirateurs et les plus grands successeurs des grands anciens : Hitchcock, Renoir ou Rossellini. Godard et Truffaut ont à peine trente ans, c'est-à-dire qu'ils ont dit leurs premiers mots au même moment que le cinéma parlant, qu'en 1940 ils ont été gamins de la rue dans une ville occupée et surtout « gamins de cinéma » dans des salles occupées alors par des films insipides. Ensuite, ils ont cherché la vérité de la vie en même temps qu'ils découvraient la vérité du cinéma. Enfin, après les vagabondages de cinéma en cinéma à la découverte d'un art peu connu et d'une raison de vivre, Godard et Truffaut son « entrés en cinéma », comme Jean Cocteau dit « entrer en poésie » et comme ont dit « entrer en religion ». Après avoir fait profession de cinéma, ils ont fait du cinéma leur profession. Tous les cinéphilas connaissent la suite de l'histoire : elle mène des articles « prophétiques » à la réalisation de films et de ces prophéties. Cependant, derrière les films il y a les hommes...

François Truffaut est un homme blessé par la vie, mais qui a su devenir éminemment digne d'elle : il est le cinéaste de l'innocence et de l'émerveillement, et aussi un producteur astucieux : il a déserté de l'armée parce qu'il n'aimait pas la contrainte extérieure, mais, obéissant à un ordre intérieur, il sait prendre tous les risques pour aider un ami : il fut l'adolescent dont on dit qu'il devendra tout ou rien, il est un paradoxe vivant.

Jean Lartéguy

Lartéguy n'apporte pas un message, laissons cela aux postiers, ni une solution mais un témoignage. Témoin il l'est à juste titre car depuis 40, il suit les revers successifs de l'armée française. D'abord sur le front européen où refusant la défaite, il passe les Pyrénées, goûte pendant neuf mois de géologie espagnole, débarque à Casablanca où il s'engage dans les F.F.L. La guerre terminée en Europe, il entre en contact avec l'Orient qui ne le lachera plus. Compagnon de Corée aux côtés du bataillon français dont il évoque les vains sacrifices dans les « Mercenaires » ; la guerre suivante est l'Indochine, il y participe activement puis en correspondant de guerre ce qui lui permet de sonder l'esprit de l'armée, ses espoirs, ses déceptions, d'étudier aussi les méthodes de l'adversaire. Lartéguy suit Bigeaud et ses parachutistes en Algérie. Malgré l'expérience indochinoise, la tragédie se répète en Afrique du Nord ; approfondit le fossé entre une armée qui ne sait plus pourquoi elle se bat ou plutôt qui cherche une justification à son action et un pouvoir civil pourri dans les mains d'hommes qui ne songent qu'à sauver leurs propres intérêts ou ceux de leur parti. L'armée ne se bat plus pour la défense de l'Occident mais au service d'une politique mesquine et égoïste.

Les officiers — ceux qui participèrent aux combats — prirent conscience de cette déviation en Indochine, en Corée. En Algérie, l'armée trompée et déçue déborda le cadre normal de l'Action militaire pour mener sa politique. C'est le début de l'O.A.S. souvent condamnée par ceux-là même qui avaient contribué à sa formation. Cette organisation terroriste a des racines profondes que Lartéguy cherche à découvrir dans les conditions et les méthodes de combat auxquelles l'armée française a été soumise entre 1946 et 1961.

Venant de la métropole où l'armée s'était intégrée dans la coalition atlantique, les officiers retrouvaient en Indochine le même adversaire qu'on leur avait désigné, le communisme dissimulé sous le couvert du nationalisme vietnamien. Mais cette justification idéologique n'était pas en rapport avec les réalités du combat. L'insuffisance des effectifs nécessaires pour étouffer une guérilla et du matériel adapté à une guerre de jungle empêchait tout succès décisif. Le gouvernement encaissait les dollars américains destinés à la poursuite de la guerre en Indochine et l'opinion publique était mal renseignée par une presse qui se désintéressait des combats. L'Indochine et la métropole semblaient appartenir à deux mondes différents et hostiles au point que les officiers refusaient lors de leurs permissions de retourner en France où ils ne rencontraient qu'indifférence et incompréhension. Ils contractaient ce « Mal Jaune » issu de l'admiration pour l'adversaire qui les avait vaincus par leur endurance inouïe et leur héroïsme silencieux, issu aussi des sentiments de solidarité d'abord plus ou moins inconstants puis très aigus envers tous les

indochinois engagés à leur côté : partisans, hommes des tribus des hauts plateaux, guidés, agents de renseignement, habitants des régions catholiques et membres des sectes. L'isolement et la communauté de sentiments dont il était imprégné, fit du corps expéditionnaire une caste à part, une véritable franc-maçonnerie d'où sourdaient rancune et mépris pour le pouvoir politique et les généraux assimilés à ce pouvoir et jugés responsables des échecs de la guerre.

L'écrit du centurion Marrads Flaminus que Lartéguy cite au début des « Centurions » résume cette situation.

« Je t'en prie, rassure-moi au plus vite et dis-moi que nos concitoyens nous comprennent, nous soutiennent, nous protègent comme nous protégeons nous-mêmes la grandeur de l'empire ».

« S'il devait en être autrement, si nous devions laisser en vain nos os blanchir sur les pistes du désert, alors, que l'on prenne garde à la colère des légions ».

L'armée ressent la faillite de ses propres règlements avec d'autant plus de force qu'elle en éprouve charnellement les conséquences tragiques. La discipline militaire traditionnelle commençait à vaciller, le Rubicon sera franchi lors de la guerre d'Algérie.

La guerre d'Indochine se prolonge en Algérie, guérilla, terrorisme, action politique et action militaire vont de pair, le fellagha s'identifie au « Viet ». L'Armée lutte en Algérie comme elle luttait en Indochine contre le communisme. Elle est appuyée par le contingent et au début par l'ensemble des partis politiques. Le gouvernement lui accorde des pouvoirs spéciaux par l'intermédiaire du ministre d'Algérie, l'armée entre de plain-pied dans le domaine politique, c'est elle qui gouvernera effectivement en Algérie, mais dès 1956 les divers gouvernements qui se succèdent en France cherchent une issue au problème dans la négociation. L'Armée alors ne suit plus, elle se bat pour son propre compte, ce sont les colonels d'Indochine qui mènent le jeu.

Le divorce n'existe plus seulement entre l'état d'esprit de l'Armée et l'opinion française mais entre la guerre menée sur le terrain et la politique esquissée à Paris, les officiers devinrent des prétoriens qui faisaient et dé-faisaient les empereurs.

Lartéguy ne prend aucune position, il ne juge pas, il ne fait qu'exprimer les sentiments et le désarroi de cette armée française des quinze dernières années. Il se place d'un point de vue purement humain lorsqu'il dit :

« Je me sentirai toujours lié à ces hommes, même s'il m'arrive un jour de n'être plus d'accord sur la voie qu'ils choisiront de suivre, mais je ne me sens nullement tenu à donner d'eux une image conventionnelle et embellie ».

Paul STAES.

« Il fit entrer l'Indochine dans la géographie littéraire de la France ».

Jean Hougron aura 40 ans le 1^{er} juillet. Son premier livre sorti il y a 13 ans et c'était : « Tu récolteras la Tempête ».

Je m'imagine mal la place d'Hougron dans la sphère littéraire belge bien que 5 de ses romans aient été édités au Livre de Poche. En effet, l'Indochine n'a pas l'air d'avoir secoué, ou plus simplement - nous sommes entre belge - touché le monde lisant entre la Meuse et l'Escaut. Mais il est une surprise que l'on souhaiterait : un village laotien, lastin, Ny-Dien heurtant certains subconscients belges...

Si Lartéguy est un militaire - un seigneur de la guerre -, Hougron n'est pas un combattant. C'est un spécimen brut de cette race exclusive : celle des aventuriers. L'aventurier, comme je l'aime, l'aventurier volontaire, celui qui n'exige pas pour la - bonne ? - raison qu'il est docteur en droit (sauce française) un maroquin vert et un 13^e mois. J'adore cette sorte d'intellectuel qui - avec un malicieux sourire - déclare :

« L'autre jour... un périodique m'avait demandé de participer à une table ronde sur la littérature. Moi, j'écris des livres, j'adore la lecture, mais la littérature « in abstracto », les théories de pratiquants, cela ne m'intéresse pas. Il y avait un lot de romanciers. Tous ces messieurs étaient très savants, ils n'avaient que des idées, et moi j'étais intimidé, et je me suis tu. »

Hougron est un de ceux qui sont découragés par la pauvreté de couleur, de mouvement, de vie qui sort de notre littérature. Un beau matin, Hougron a enfoui au fond de son cerveau toute la cuisine universitaire et il est parti conduire des G.M.C. contre Hué et Thakheh sous les balles des Viet. Il a quitté cette littérature en circuit fermé qui font des romans comme on fabrique des thèses : avec de l'ingéniosité, de la souplesse, de l'intelligence et peu d'expérience.

Devenu un peu contrebandier, un peu trafiquant, vivant en marge de ce monde européen agonisant sous le soleil d'Asie, Hougron a vécu.

Il a eu peur, il a frôlé la mort irrégulière de ceux qui n'ont pas d'uniforme, il a cotoyé pendant un an le monde laotien où l'homme est courageux, où la femme est belle. Hougron est un romancier classique, qui raconte des histoires, qui arrache l'homme à lui-même et qui donne vie à des personnages qui restent plus gravés dans l'esprit que ceux de la vie réelle.

Mais comme tous ces romanciers de la vie, Hougron est un instable. Docteur en droit, il passe en Indochine dans l'Import-Export en 47, devient chauffeur, planteur

Jean Hougron

de tabac, marchand de bière, ramasseur de berjoins, professeur pour échouer à Radio-France-Asie en 51.

Cette mine d'expériences, Hougron l'a exploitée en sa série « La Nuit Indochinoise », cinq livres parmi lesquels « Tu récolteras la Tempête », « Soleil au ventre » et « Les Asiotes » émergent.

Avant tout, Hougron est lucide, sceptique. Comme tous les hommes qui en ont beaucoup vu, il ne croit plus à l'Homme comme à bien des mots majuscules. Hougron a mis beaucoup de sa vue du monde dans ce Lastin, ce médecin au passé chargé, « cynique et dépourvu de certains scrupules qualifiés parle les autres d'élémentaires » et qui « malgré les années, se retrouve le même en profondeur... un idéaliste ».

Hougron est un de ces hommes - de ces mâles - qui hésite peu sur le choix des moyens et que la peur - que l'on baptise aussi prudence, réflexion - n'habite pas. Lastin a tué sa femme pour survivre, car sa force de mâle doit s'allier à la beauté mais aussi à une certaine fraîcheur de la femme. Il a tué Marcelle parce qu'elle était viciée moralement. « L'idéalisme (de Lastin) est proche de la matière, c'est une croyance dans la chair jeune et libre, dans son jaillissement clair, source de joie. Cette crédulité, qui par crainte du ridicule, il qualifiait de naïve, l'expliquait plus qu'il ne voulait l'admettre ».

Hougron a trouvé en Indochine des affinités certaines « On ne l'a habitué (l'Asiatique) ni à la pitié ni à la générosité, ces défauts d'Occident, encore moins au respect de la faiblesse ». Hougron a horreur de l'aspect femelle - de l'aspect subi - de la vie et l'on retrouve cette haine dans sa devise « Aide toi, le ciel t'aidera ».

Il ne faut pas croire que cet homme qui aime déjouer les comédies féminines, qui aime les contraindre, n'aime pas la femme. Il aime la femme brute, la femme saine, la femme essentielle - celle de l'amour, de la fidélité, de la souffrance. Il montre comment - et de manière saisissante - l'euro-péenne en perdant son pivot essentiel, l'homme, n'a pas trouvé le moyen de remplir ce vide. L'Asiatique ne dépend que de l'homme, qui est exigeant et protecteur.

Hougron est un monde touffu et il n'a pas l'esprit de synthèse. Je ne continuerai pas cette lente entrée dans le monde d'Hougron, je ne tirerais pas l'esprit en trois mois car cette littérature répugne, pas essence, à la formule.

François PIROT.

AIDE FINANCIÈRE

POUR

MEDECINS - INGENIEURS - DENTISTES
PHARMACIENS - AVOCATS - UNIVERSITAIRES

Nous consentons, à taux réduit, un prêt de
100.000 FRANCS

A tout Universitaire sortant, désireux de s'installer dans sa profession, dans un délai maximum de 5 ans après sa licence.

Remboursement facile pouvant s'échelonner sur 10 ans.
Pas d'enquête tracasière. Discretion d'honneur.

ECRIRE OU S'ADRESSER POUR TOUS RENSEIGNEMENTS

C.E.L.A.C.

1, rue Ch. Magnette - LIEGE

Tél. 23.74.19 entre 16 et 18 h.

Paul GOTHIER

à la LIBRAIRIE

3, rue Bonne-Fortune

achetez

**vos livres neufs
et d'occasion**

DERRIERE LA CATHEDRALE

MONDE ÉTUDIANT

LU DANS

● **PAYS-BAS** L'office des relations étudiantes internationales offre un billet bateau aller-retour New-York environ 6.000 F. B. Condition : voyage à but culturel...

● **IRAK** Les étudiants ont joué un rôle actif dans le Coup d'Etat qui a renversé le général Kassem..

RENDONS A CÉSAR ...!

Nous nous sentions bien seuls, disions-nous dans notre numéro de Janvier. Nous n'avions pas encore sous la main l'excellent numéro de « Technique et Humanisme ». Bravo, les matheux, c'est du tout bon travail et le supplément humoristique, c'est de l'authentique humour étudiant !

GRACE A LIEGE, CENT MILLIONS DE LUMIÈRES

LA GAZETTE DE LIEGE.



Comment rester libre quand on vit de publicité, comment tourner les lois en y intéressant l'Etat, comment recevoir des lettres de pêcheurs d'Islande, comment devenir directeur général d'Europe n° 1, comment sauver 250 handicapés et passionner 700.000 teenagers, c'est ce que Louis Merlin a expliqué, lundi 21 janvier, à la tribune de l'A.E.D., avec le fin sourire de celui qui vient de France et ne se prend pas trop au sérieux.

C'est au son de « Lison-Lisette », devant de dizaines d'étudiants en droit, portant togas et pennes, Jean-Denis Bousart et une fanfare ressuscitée (violon et batterie essentiellement), que Louis Merlin a débarqué du T.E.E. « Parsifol » et dut se livrer à force à-fonds. C'était la reconstitution de l'accueil qu'il reçut à Liège en 1919, lorsqu'étudiant, il vint représenter la France à la réou-

verture de notre Alma Mater. « Notre compartiment avait alors un carreau cassé, dit-il, c'est pourquoi mon compagnon et moi, nous l'avions choisi Les autres en avaient deux ! »

Pendant qu'on transportait en tonneau le comité de réception vers des lieux plus propices au cuvage de la bière, Merlin fut reçu à l'Hôtel de Ville, déjeûna avec le Recteur Debuissou, visita en jeep les travaux du Sart-Tilman, « projet grandiose » qui ressemble à la future cité d'Orléans, débarqua chez le Consul Thévollier, visita la brasserie Piedbœuf, donna sa conférence avec seulement un quart d'heure de retard, avala quelques Martini au cocktail de l'A.E.D. Ce fut plus bacchique que solennel. Merlin rayonnait : « Je me sens rajeuni de 43 ans ».

Quelles nouvelles nous donna-t-il en exclusivité ? Grâce à Liège, les 40 millions de lumières françaises allaient devenir 100 millions de lumières européennes pour aider tous les paralysés d'Europe. « Quand un jeune handicapé n'a pas de chez soi, on l'envoie vivre dans un asile d'aliénés ou de vieillards. A vingt ans, sa seule perspective, c'est de devenir fou ou gâteux ».

Comme pendant de « Salut les Copains », très bientôt « Salut les Croulants » avec Henri Salvador

Bravo à l'A.E.D., car cette journée fut sensationnelle. (Si, Si !). Bravo à Merlin : ce n'est pas un intellectuel ; mais c'est un homme cultivé, qui a de l'esprit et du cœur, et ça, c'est du solide.

The Times

- « Arbre artificiel sur roues, demandé pour ombre mobile ».
- « Secrétaire parfaite demande emploi parfait. Trente ans, attirante, soignée, parlant français, excellente mémoire, tact, initiative, aimerait responsabilités et contacts humains, loyale. Déteste toutefois sténo ou dactylo ».
- « Aérophagie - Malade recevrait avec reconnaissance conseils d'un malade guéri ».
- « Avez-vous l'effroi sur la face d'un chat perdu ou les larmes dans les yeux d'un chien maltraité ? L'Abri Animal s'occupe depuis 1924 des animaux perdus ou malades ».
- « Ancêtres - Retrouvez économiquement les vôtres dans le sud-ouest de l'Angleterre ».
- « Gentleman gelé, six pieds, mince, achèterait manteau doublé vison ».
- « Rose anglaise prête à s'épanouir, jeune fille charmante, pleine d'initiatives, ex-débutante, sortie d'Oxford, cherche emploi U.S.A. ».
- « Désire urgence photographie signée du tsar Nicolas II ».
- « A vendre Rolls Royer de Rudyard Kipling. En bonne condition ».
- « Fournissons la bombe atomique. Pas en manifestant dans les endroits publics, mais par une vie de pureté. Adhérez au mouvement Pureté ».
- « Dentiste mauvais caractère, cherche assistante pour contacts avec clientèle ».
- « Homme d'affaires frustré désire apprendre métier manuel spécialisé ».
- « Aventurier professionnel accepte toute mission légale ».
- « Au lieu de cartes de Noël cette année, Mr. et Mrs. H.L. Clarkson ont envoyé don supplémentaire à la société protectrice des animaux ».
- « J'offre excellente occasion à mauvaise sténo de travailler quelque temps en attendant que j'en trouve une bonne ».
- « Merci, saint Jude. Continuez ».

(recueilli par Renée Pierre-Gosset).

"J'aime le Coca-Cola

n'importe où
n'importe quand"



MIS EN BOUTEILLE EN BELGIQUE SOUS LE CONTRÔLE
DU PROPRIÉTAIRE DE LA MARQUE DÉPOSÉE COCA-COLA

Esperance Longdoz

TÔLES FINES À FROID
TÔLES À CHAUD
TÔLES GALVANISÉES - GALVEL
TÔLES ÉLECTROZINGUÉES - ZINCOR
FER-BLANC ÉLECTROLYTIQUE
FEUILLARDS À FROID
FEUILLARDS À CHAUD



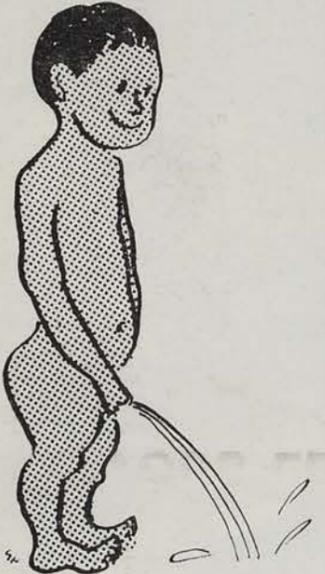
TÉLÉPHONE 43.74.68

TÉLEX ELDOZ 4.246

LIÈGE

BELGIQUE

MANNEKEN-PIS



EST-IL FLAMAND ?
(lire page 2)

FÊTE POUR CROQUE-MORTS

JEAN GRANDGEOIT

C'était une fête
 Pour croque-morts
 C'était une fête
 Où on croquait les morts
 C'était une fête
 Avec fleurs et couronnes
 Et des cierges
 Et de l'encens
 Ça sentait bon
 Et c'était gai
 D'enfin n'avoir plus
 L'air d'être croque-mort
 Mais au milieu de
 Cette funèbre orgie
 Un croque-mort s'écroula
 On croqua le croque-mort
 Et on dansa
 Et on s'agita
 Et on dansa
 Au rythme des ossements
 Et le soleil vint
 Soufflant les lampions
 Et le soleil vint
 Et les croque-morts
 S'en retournèrent
 Enterrer les morts

Tirade de Tifs

Lorsque pour le tirer, je veux porter la main
 Sur ce chignon gonflé, fobuleux et hautain,
 Vous poussez des cris tels, qu'un passant incertain
 Pourrait croire en danger votre vertu, vos biens...
 Permettez donc, Duchesse, qu'en paroles tout au moins,
 J'attaque cet édifice, souvenir italien,
 qui veut faire oublier tout le charme lointain
 De la Pisienne tour ; qui veut compter pour rien



Le journal de Toto

Je craignais très fort le premier cours de M. Delatte. J'en avais entendu plus d'un répéter en se frottant les mains (et avec dans les yeux, une « certaine » lueur) : « Ah... on va pouvoir jouir avec notre petit pornographe (?) » Je comprenais mal, suffisamment pour m'inquiéter. Le premier cours cependant, fut rasoir et rien de plus. Et si par après, notre savant professeur (le digne fils de son papa) a fait rire de temps en temps l'auditoire, il ne m'a pas choqué. Qu'il parle de crachats, de sécrétions salivaires et de coliques, je ne puis le lui reprocher, pourvu qu'il ne touche pas aux choses « sexuelles », comme dit Moman. Oui vraiment son humour est sain. A propos, j'ai bien ri quand il a parlé de Messaline qui passait ses nuits dans les bons petits restaurants. Ah, la petite gourmande... Bien mieux, après avoir ainsi picoré et butiné auprès des meilleurs « cocks », elle revenait le matin « lassata sed non satiata » dit très finement Juvenal. Attention à l'indigestion Madame Messaline !

Ce que j'aime surtout chez M. Delatte, c'est son articulation. Voilà au moins quelqu'un qui parle bien et se donne la peine de prononcer toutes les syl-le-la-bes. Ainsi par exemple, sa manière de prononcer le mot Claude. Il ne dit pas Claude comme le vulgus. Il dit « Clo », coince le « d » entre ses dents jaunes supérieures, marque un temps d'arrêt, puis ouvrant la bouche, libère le « d » qui vient sonner clair et divin à nos oreilles charmées. L'autre jour quand il parlait de la fièvre du fameux Claude, j'ai soudain pensé à Trissotin dans les « femmes savantes », lorsqu'il dit, pinçant les lèvres et le français : « Faites la sortir, quoiqu'on die ».

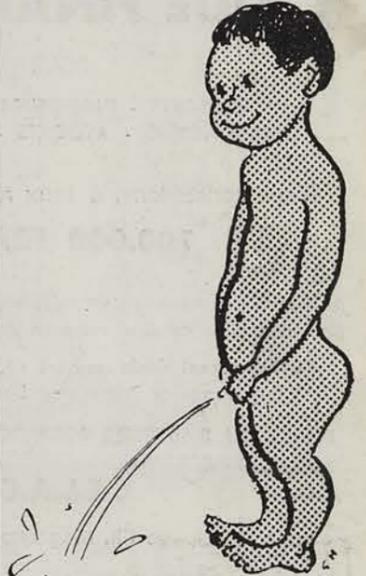
Au dernier cours, il nous a fait une excellente analyse d'« imagines » romaines. Une petite ombre au tableau. Je crois avoir commis une petite erreur, mais j'ignore pourquoi. M. Delatte avait parlé de Cicéron et de ses lèvres sensuelles et gourmandes. M'étant rapidement passé l'index sur la bouche j'avais constaté que je ressemblais à Cicéron sur ce point. A la sortie de l'auditoire, tout fier de ma petite découverte, je me suis approché d'un groupe de jeunes filles et leur ai lancé : « Vous avez vu mes lèvres sensuelles ».

Mais j'allais oublier... Il y a eu la sortie de Saint-Nicolas. Tout d'abord, Moman ne voulait pas que j'y aille. Elle disait — je la trouve quand même parfois un peu arriérée — que ce n'était pas convenable. Il a fallu pour la convaincre que je lui explique que notre sortie avait des fins purement philanthropiques : nous collections pour l'œuvre de la soif. C'est un certain abbé Bitu, paraît-il qui a lancé ce grand mouvement de solidarité pour les pauvres assoiffés qui se meurent dans les déserts arides. Je dois dire que je me suis dévoué avec générosité. Même, pour émouvoir, j'essayais d'avoir la larme à l'œil quand je disais aux automobilistes que nous arrêtons : « pour les pauvres gens qui meurent de soif, s'il vous plaît mon bon Monsieur ». Mais que les gens sont bêtes : beaucoup riaient et ne semblaient pas me prendre au sérieux. Pourtant, nous avions constitué un beau cortège, pour rendre la collecte plus attrayante. En tête, il y avait Saint-Nicolas entourés de Gaulois. C'était bien présenté, non ? A un moment donné, un autre Saint-Nicolas est venu rejoindre le premier. Ça n'a rien de choquant, voyons, Puisque Saint-Nicolas n'existe pas. S.N., ce sont les parents. Et oui ! D'ailleurs, comment voulez-vous qu'il puisse être partout à la fois, ou encore qu'il descende dans les cheminées avec son gros ventre. C'est simple, mais il fallait y penser.

Voilà, la journée a été bonne. Le soir, j'étais content de moi. Un seul point noir, de nouveau. Nous criions dans les rues : « les nichons au balcon ; » Mais je ne comprenais pas. Je me suis renseigné, mais cette explication que l'on m'a donnée une fois de plus ne m'a guère satisfait « Que veux-tu Toto, quand on meurt de soif, ...Tous les moyens sont bons ».

Les lois de l'équilibre des mathématiciens.
 Voici, sur ce sujet, souvent examiné,
 Un petit condensé des avis exprimés.
 GASTRONOMIE : Peut-on y porter la fourchette ?
 Cette pièce montée, sommes-nous condamnés
 A l'admirer de loin, sans pouvoir en goûter ?
 MILITAIRE : Il nous faut enlever sans trompette
 ce sommet stratégique, place fortifiée
 Que l'ennemi blasé, tel un défi, nous jette.
 POLITIQUE : Mais c'est à droite qu'il penche :
 [horreur !
 Nous laisserons-nous brimer par ces
 [conservateurs ?
 SPECIALISTE : Ceci vaut par son art capillaire :
 Tout est calcul, tout tient, par miracle, en l'air.
 Prenez garde pourtant qu'ils n'ondulent ou ne
 [frisent.
 CHIMIQUE : La grâce des protéines vous favorise.
 Pour garder cette aubaine, il ne vous faut jamais
 Y mettre de la colle, pour les stabiliser.
 Laissez des kératines les volutes élastiques
 S'enrouler à loisir : les lois biochimiques
 Sous peine de calvitie, point ne faut contrarier.
 FIN : Mieux vaut en rire, c'est tout compte fait
 [heureux
 D'enfin-pouvoir trouver l'objet de tous nos
 [vœux :
 HUMOUR NOIR : Il est grand, si grand qu'on
 [pourrait craindre
 D'y trouver un cadavre — cette cachette est
 [sûre —
 Ou d'ouïr en son sein quelqu'emmuré se plaindre.
 JURIDIQUE : Vu, revu, attendu que Madame
 Risquerait de blesser, avec cet engin dur
 D'innocents promeneurs, telle un morceau d'édam
 Nous voulons dès demain, découper cette chose
 Qui, hors d'état de nuire pourra se déposer
 Pour garnir un jardin dans un parterre de roses.
 VAN HAELEST : Mes chers amis, le chrétien
 à l'unif'
 Doit aller de l'avant, et quels que soient ses tifs,
 Ramener des moissons de chignons encore vifs.
 Sinon, au plan de Dieu, vous serez des récifs.
 Enfin, parodiant Decorte en un sanglot :
 Encore un des méfaits de ce coca-cola !
 Cette bosse au sommet de ce crâne pâlot
 Prouve une fois de plus qu'il n'y aura, n'essâ
 Jamais assez de mots pour qualifier cela.
 C'est de nouveau un coup des chrétiens
 [progressistes !
 Méfiance : c'est une bombe ! Tas de sales
 [anarchistes !!!!!
 J.-M. FRERE.

IS MANNEKEN-PIS



VLAAMS ?
(lezen blad. 2)

ABONNE-TOI AU
 VAILLANT,
 A BONNE TA
 MOITIE,
 UN TIERS, TOUT UN
 CAR, ABONNE TA
 MERE, ABONNE TA
 SOEUR, ABONNE
 ENTENDEUR SALUT !

Le Vaillant
 JOURNAL MENSUEL
 de l'Union des Etudiants Catholiques de l'Université de Liège
 TEL. : 23.70.93 fondé en 1909 C. C. P. : 716.63

— REDACTEUR EN CHEF : JACQUES HUYNEN.
 — COMITE DE REDACTION : MICHEL COIPEL, J.-C. CORVILAIN, ANNE DELNOY, J.-P. DOMBRET, J. GROSJEAN, D. GENNICOT, GEORGES FORTHOMME, J.-P. LATTEUR, BERNARD GHEUR, GUY HARMEL, J.-C. SCHOLSEN, P.-A. STAES-POLET, JACQUELINE STASSEN, M.-A. THOMAS, CHARLES RASIR.
 — ONT COLLABORE A CE NUMERO : LUC SERVAIS, ARMAND PETIT, RAYMOND COLLARD, ALEXIS CURVERS, MICHELE RUWET, GUY TIMMERMANS.
 — REDACTION DU VAILLANT LITTERAIRE : FRANÇOIS PIROT.

CORRESPONDANCE :
 Tél. : 43.42.28 — 48, Avenue du Luxembourg — LIEGE

Abonnements : ETUDIANTS : 35 F BOURGEOIS : 100 F
 (8 numéros) JEUNES DIPLOMES : 60 F MECENES : 200 F

Reproduction autorisée avec la mention de provenance : Le Vaillant - LIEGE.
 Tiré sur les presses de l'Imprimerie BOURDEAUX-CAPELLE - DINANT.
 DIRECTEUR-GERANT : MICHEL MEESSEN, 5, rue Sœurs de Hasque, LIEGE
 CE NUMERO DE 12 PAGES A ETE TIRE A 1650 EXEMPLAIRES

VOUS LE RETROUVerez CHAQUE MOIS...

